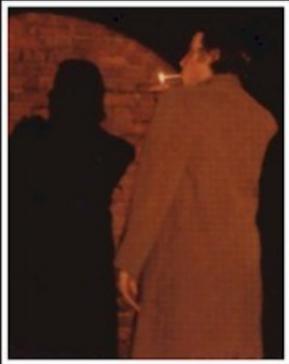


PIERRE SAUREL

# Nuit de terreur



BeQ

**Pierre Saurel**

Le Manchot # 27

**Nuit de terreur**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 430 : version 1.0

# Nuit de terreur

Édition de référence :  
Éditions Québec-Amérique, 1983.

Collection Le Manchot

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

<http://lemanchot.editions-police-journal.besaba.com/>

# I

## *La victime accuse*

– Police ! répondit l’homme de sa voix monocorde et nasillarde.

– Vite, il faut que vous veniez. Ils vont se tuer, ils se sont battus, j’ai entendu un coup de feu !

Une voix haletante, nerveuse, difficile à identifier. Le policier ne pouvait même pas dire si c’était un homme ou une femme qui appelait.

– Allons, calmez-vous. Qui parle ? Donnez-moi votre nom !

– 1435, Saint-Dominique, venez, dépêchez-vous !

Machinalement, le standardiste avait noté l’adresse.

– Un instant, il me faut votre nom...

Trop tard, on avait déjà raccroché.

« Un autre appel anonyme, songea le policier, un farceur ! Les gens sont bêtes. Ils savent pas qu'on a du travail, qu'on n'a pas le temps de s'occuper des niaiseries ! »

Mais son devoir était de ne rien laisser au hasard. Aussi il transmit l'appel à une voiture-radio.

– Vérifiez, c'est tout ce qu'on m'a donné comme détails.

– Nous y allons. 10-4.

Et quelques minutes plus tard, une voiture-patrouille s'arrêtait rue Saint-Dominique, au nord de la rue Sainte-Catherine, dans le quartier des racoleuses, des fumeurs de marijuana et des mangeurs de hot-dogs cuits à la vapeur.

Les deux policiers connaissaient bien cette vieille maison de chambres. La plupart des appartements étaient loués à l'heure par des filles de joie qui avaient passé l'âge d'aguicher les clients fortunés.

– Encore une bataille entre un entremetteur, sa

protégée et un client.

Le premier policier poussa la porte. Devant lui, un escalier, toutes les chambres se trouvaient au deuxième et au troisième étage.

Mais à gauche, en entrant, il y avait une petite pièce, la loge du concierge. Une porte vitrée et un guichet permettaient au locateur de collecter ses clients sans avoir à sortir de son réduit.

– Oui, qu'est-ce que...

Le petit homme au crâne lisse comme une boule de quille s'arrêta au beau milieu de sa phrase en apercevant l'uniforme des deux hommes.

– Allons, qu'est-ce qui se passe ici, Amable ?

Nerveusement, le petit homme ajusta ses lunettes sur le bout de son nez, hésita puis, sans doute pour se donner le temps de retrouver son calme, il ouvrit la porte et sortit de son appartement.

– Vous parlez d'un hasard, j'allais justement vous appeler.

– On s'en doutait, répondit le plus vieux des

deux agents de la paix. On nous a dit qu'un coup de feu avait été entendu et...

– Justement, c'est pour ça que je voulais téléphoner. J'allais appeler quand vous êtes entrés. Je suppose que c'est un de mes chambreurs qui a fait ça.

– Parce que t'as plusieurs chambreurs, Amable ?

– Heu... non, non, rien qu'un qui a loué, ça fait plus d'un mois. Toutes mes autres chambres sont vides. Vous pouvez vérifier, c'est bien tranquille.

– Alors, qui a tiré ? demanda le policier qui était demeuré quelque peu à l'écart.

– J'sais pas, j'suis pas monté voir. J'avais pas envie de me faire descendre.

– Ça doit sûrement venir de la chambre de ton client puisque, d'après ce que tu dis, c'est la seule qui est occupée.

– C'est ça, c'est au deuxième, chambre 7, la deuxième porte, à droite.

Le policier poussa le petit homme devant lui.

– Allons, passe devant. Je suppose que ceux qui se sont battus ont pris la poudre d’escampette ?

– J’sais pas... j’sais pas, j’ai pas vu personne sortir.

Les marches craquaient sous le poids des trois hommes et il ne fallait pas s’appuyer sur la rampe branlante, autrement, on risquait de se retrouver tête première au bas de l’escalier.

La porte de la chambre numéro 4 était ouverte, le lit défait, la même chose pour la chambre numéro 6.

– Tu ne fais jamais les chambres, Amable ? demanda le policier. Avoue donc que si tu n’as pas donné l’alerte tout de suite, c’était pour laisser le temps à tes prostituées de filer en douce.

Amable ne répondit pas. Il était arrivé à la chambre numéro 7. La porte n’était fermée qu’à demi.

– Poussez-vous, fit le policier en tirant son revolver de sa ceinture.

D’un coup de pied, il fit s’ouvrir la porte toute

grande. Le second policier, l'arme au poing, se glissa rapidement dans la petite pièce. Comme chambre, c'était pas un palais. Un lit démodé, sur lequel on avait déposé un vieux matelas mince comme une tranche de pain, un petit bureau et une chaise droite composaient tout l'ameublement.

Au pied du lit, une fille était accroupie. On l'entendait gémir, elle était à demi consciente. De l'autre côté du lit, un homme était étendu sur le dos, les yeux ouverts, le regard fixe, un trou au milieu du front par où s'échappait encore un peu de sang.

– Fred, appelle au poste.

Le jeune policier demanda :

– Il est mort ?

– Ouais ! Amable, j'espère que t'as droit à l'assurance-chômage parce que j'ai bien l'impression qu'on va fermer ta baraque définitivement.

Le policier s'approcha de la fille, se pencha sur elle. C'est alors qu'il aperçut le revolver, là

sur le plancher à quelques pouces de sa main droite.

Sortant un mouchoir de sa poche, le policier ramassa l'arme et la déposa sur le bureau.

La fille bougeait, tentait de se relever.

– Que s'est-il passé ? murmura-t-elle.

– C'est plutôt à moi de vous demander ça.

Elle leva les yeux.

– La police !

Aidé d'Amable, le constable réussit à redresser la fille. Elle s'assit sur le lit.

– Tu la connais, Amable ?

– Non, répondit le petit homme. Je l'ai jamais vue !

– Pour une fois, tu dois dire la vérité. C'est pas le genre de fille à fréquenter une cambuse comme la tienne.

En effet, la femme était fort jolie. Blonde, élégamment vêtue, elle faisait poupée de luxe, mais elle était plutôt du genre qui fréquente les chics hôtels de l'ouest.

– Votre nom ? fit le policier en tirant un calepin de sa poche.

– Candine...

– Comment écris-tu ça ?

– Candine... Can...

– O.K., O.K., ton nom de famille ?

– Varin !

Le policier s'écria :

– Mais j'y suis, il me semblait avoir déjà vu ta photo quelque part. Candy Varin, la femme-détective, l'assistante de Robert Dumont, le Manchot, c'est bien ça ?

Mais la jolie blonde ne répondit pas. Elle venait de s'écraser sur le lit, perdant connaissance à nouveau.

\*

L'inspecteur Jules Bernier, chef de l'escouade des homicides de la police de Montréal, était

d'humeur massacrate. En temps ordinaire, il avait un caractère exécrationnel, mais cette nuit-là, personne n'osait lui adresser la parole.

D'abord, Bernier détestait travailler la nuit. Son poste de chef de l'escouade lui permettait de choisir ses heures. Mais quatre de ses hommes s'étaient déclarés malades en même temps. Une grippe, qu'on hésitait encore à qualifier d'épidémie, faisait rage dans la métropole.

« Je la connais leur maladie, moi, avait grogné Bernier. Quand arrive le début du printemps, c'est toujours la même chose. On veut profiter des premiers beaux jours, on se prétend malade. Je veux qu'on vérifie. Si j'en surprends un qui n'est pas chez lui, je le suspends immédiatement. »

L'inspecteur avait commencé son travail vers neuf heures du soir. On manquait d'hommes. Il avait bien tenté de rejoindre deux ou trois employés qui n'étaient pas de service, mais tous étaient sortis.

« Quand on a besoin d'eux, ils ne sont jamais là ! »

Le téléphone sonna sur son bureau. Il décrocha d'un geste rageur.

– Bernier ! Qu'est-ce qu'il y a ?

– Un meurtre, inspecteur. On vient de découvrir un cadavre dans une maison de chambres de la rue Saint-Dominique.

Bernier étouffa un juron.

– L'adresse ?

Le policier la donna.

– On s'en occupe, demeurez sur place jusqu'à notre arrivée.

Bernier raccrocha et regarda autour de lui. Il n'y avait que deux détectives dans le bureau.

– Lemay, tu vas venir avec moi. Toi, Pouliot, occupe-toi des appels.

– Si vous préférez que j'accompagne le détective Lemay, commença le jeune Pouliot...

– T'es sourd ? Je t'ai dit de t'occuper des appels. Quand je donne un ordre, j'aime pas qu'on le discute.

– Bien, inspecteur.

– Je me demande encore ce que tu viens faire dans cette escouade. Ça a à peine le nombril sec que déjà, ça veut diriger des enquêtes.

Lemay demanda :

– Faut-il prévenir les experts, les médecins légistes ?

– Je t'ai demandé de le faire ? répliqua vertement Bernier. On va tout d'abord aller voir ce qui se passe. Je ne me fie pas aux rapports des jeunes blancs-becs qui travaillent dans les patrouilles en voiture. Viens.

Et Bernier sortit rapidement de son bureau suivi du détective Lemay.

Le jeune Pouliot alla s'installer dans la chaise pivotante, tout près du téléphone.

« Plus bête que ça, ça ne se fait plus, murmura-t-il. Pas surprenant que les gars tombent malades. Ils ont tous la même maladie... une maladie contagieuse... : "l'indigestion Bernier". »

Bernier, en reconnaissant la plantureuse Candy Varin, avait été estomaqué.

« Pour une fois, je ne regrette pas d'être de service. »

Le policier Audy avait rapidement fait son rapport.

– Lemay, va avec lui dans sa voiture. Demande aux experts de venir. Fais également placer un homme en faction devant la porte. Ensuite, tu pourras interroger le concierge, moi, je me charge d'elle !

Les policiers sortirent avec Amable.

Bernier jeta un coup d'œil sur l'arme qui se trouvait sur le bureau.

Candy Varin semblait avoir recouvré toute sa lucidité. Mais en voyant entrer l'inspecteur Bernier, elle avait eu un sursaut.

Elle savait fort bien que le chef de l'escouade des homicides et Robert Dumont, le Manchot, se détestaient comme chien et chat. C'est d'ailleurs après en être venu aux coups avec son ex-

supérieur que le Manchot avait abandonné sa carrière dans la police officielle et décidé d'ouvrir son agence de détectives privés.

– C'est à toi, ce revolver ? demanda Bernier.

Candy n'aimait pas s'en laisser imposer et elle avait la réplique très vive.

– Je n'ai pas été élevée dans votre soue, inspecteur. Je ne suis pas non plus un de vos souffre-douleur. Alors, un peu de respect.

– Oh, excusez, mademoiselle, fit le policier avec un sourire narquois. Auriez-vous l'obligeance de répondre à mes questions ? C'est votre revolver ?

– Je ne le vois pas d'ici.

Bernier souleva l'arme, prenant bien garde d'y laisser ses empreintes.

– Ce semble être le mien.

– Racontez-moi ce qui s'est passé.

Candy hésita. Si elle refusait de répondre, Bernier se montrerait encore plus implacable.

– C'est très simple, murmura-t-elle. J'ai reçu

un appel. Je devais rencontrer quelqu'un ici. Je suis arrivée, j'ai frappé à la porte, on m'a dit d'entrer et c'est tout...

– Comment, c'est tout ?

Elle se pencha, poussa ses cheveux blonds et montra une bosse sur le côté gauche de son crâne, une bosse presque aussi grosse qu'une balle de ping-pong !

– J'ai reçu un coup ! Quand j'ai ouvert les yeux, un policier était debout devant moi. On m'a fait asseoir sur le lit et puis tout s'est mis à tourner. On m'a réanimée et là, j'ai vu apparaître le diable !

– Un cauchemar ?

– Non ! C'était vous qui veniez d'entrer !

– Très drôle, grimaça l'inspecteur. Mais rira bien qui rira le dernier !

Il s'approcha du corps de l'homme.

– Vous le connaissez ? C'est avec lui que vous aviez rendez-vous ?

Comme Candy ne répondait pas, Bernier

enchaîna au bout d'un moment.

– Le Manchot devrait mieux payer ses assistants. Comme ça, vous ne seriez pas obligée de vous prostituer en prenant des rendez-vous dans un endroit pareil ! Qui est-ce ?

Candy murmura :

– Je l'ai même pas regardé.

Et elle ajouta rapidement :

– Je ne vous permets pas de m'insulter. Je connais mes droits, inspecteur et je refuse désormais de répondre à vos questions. Je ne le ferai qu'en présence de mon avocat. Je ne prendrais pas cette attitude si j'avais affaire à un policier intelligent.

L'inspecteur s'était penché sur le corps de l'homme. Il fouilla ses poches, en sortit un portefeuille en simili et en retira quelques cartes.

– Raymond Bourdon. Ce nom vous dit quelque chose ?

Candy s'était assise au fond du lit, la tête appuyée sur le mur et les deux bras croisés sur son opulente poitrine.

Bernier s'approcha d'elle.

– Vous avez entendu ? Raymond Bourdon !  
C'est le type qui vous a appelée ?

Candy se pencha et ramassa son sac à main qui était resté sur le plancher. Elle voulut l'ouvrir mais rapidement, l'inspecteur lui enleva le sac et jeta un coup d'œil à l'intérieur. Il n'y avait pas d'arme. Il le remit donc à Candy. L'assistante du Manchot fouilla à l'intérieur. Bernier s'attendait à ce qu'elle sorte une carte, une lettre ou autre chose qui aurait pu l'éclairer sur la victime, mais à sa grande surprise, elle prit une lime à ongles et distraitement commença à retoucher le bout de ses doigts.

– À votre aise, puisque vous adoptez cette attitude, vous vous en repentirez. Je vous arrête, comme témoin important.

Et Bernier récita la formule habituelle de mise en garde. Candy ne l'écoutait pas du tout.

On entendit des bruits de pas dans l'escalier. La porte s'ouvrit et le détective Lemay parut.

– J'ai interrogé le type qui loue les chambres.

Son locataire s'appelle Raymond Bourdon. Il n'a pas vu arriver la demoiselle. Il devait être occupé. Il a entendu un coup de feu. Il s'apprêtait à prévenir la police quand la voiture-patrouille est arrivée.

– Et les autres chambres ?

– Personne, elles sont toutes inoccupées. Bourdon était le seul locataire de l'établissement.

– Je m'en doute. Ordinairement, ce sont des filles de vie qui fréquentent cet endroit. Lorsqu'il a entendu le coup de feu, il est clair que le concierge a obligé toute sa clientèle à quitter les lieux. C'est facile à deviner.

Lemay montra Candy :

– Et elle, qu'est-ce qu'elle raconte ?

– Elle est devenue subitement muette. Elle devrait pourtant savoir qu'on a des moyens pour faire parler les témoins les plus récalcitrants.

Bernier ordonna à son assistant de jeter un coup d'œil dans la garde-robe et les tiroirs du bureau.

– Peu de choses ici, fit Lemay en regardant

dans la garde-robe. Un veston, deux pantalons, une chemise et un chandail.

Il alla au bureau, ouvrit le premier tiroir et en sortit une grande enveloppe.

– Tiens, tiens, voilà qui semble intéressant, inspecteur.

– Qu'est-ce que c'est ?

Lemay lut :

« À ouvrir en cas de décès. »

Bernier lui arracha littéralement l'enveloppe des mains, l'ouvrit et se mit à consulter les papiers qui se trouvaient à l'intérieur. Petit à petit, un sourire malicieux qui n'annonçait rien de bon, se dessinait sur sa face de carême. Il se tourna lentement du côté de Candy :

– Vous aurez besoin d'un maudit bon avocat !  
mericana-t-il.

Lemay osa demander :

– C'est intéressant, inspecteur ?

Pour toute réponse, Bernier répliqua :

– Vous recevrez le médecin légiste et les

experts. Moi, je retourne au poste avec cette fausse vamp. Cette fois, ce n'est pas à titre de témoin important que je vous arrête, mais c'est pour avoir tué Raymond Bourdon !

Brusquement, Candy retrouva la voix :

– Ce n'est pas à vous de porter les accusations, inspecteur, mais au coroner. Pour un policier qui se dit expert, vous ne semblez pas connaître la loi.

L'inspecteur lui saisit le poignet et l'obligea à se lever. Il sortit une paire de menottes de sa poche.

– Est-ce bien nécessaire ? questionna Lemay, un peu surpris par la brusquerie de son supérieur.

– Mêlez-vous de ce qui vous regarde, Lemay. Je ne prends pas de chance avec une personne capable d'abattre un homme de sang-froid. Qui a tué, tuera, et je n'ai pas du tout l'intention d'être la prochaine victime !

– Trop de gens se réjouiraient, fit Candy.

Une seconde plus tard, les cercles d'acier se resserraient autour de ses poignets.

– Nous n’avons même pas besoin de preuves, fit Bernier triomphant. Tout est là-dedans.

Et il brandissait l’enveloppe.

– La victime désigne elle-même la coupable, Ça ne peut être plus clair.

Se tournant vers Candy qui s’efforçait de sourire malgré le tragique de la situation, il ajouta :

– Sachez pour votre gouverne que bientôt, vous aurez de la compagnie, chère demoiselle. Sitôt arrivé au poste, je fais lever un mandat contre votre complice, Robert Dumont, le Manchot !

Candy n’en croyait pas ses oreilles et elle se demandait :

« Mais, que peut donc contenir cette fameuse lettre ? »

## II

### *Haine implacable*

En entrant au poste, avec l'inspecteur Bernier, Candy se mit aussitôt à protester.

– Je veux téléphoner !

– Allons, calmez-vous, fit Bernier. Je sais que vous aimez attirer l'attention mais il est inutile de causer du scandale.

– Je veux téléphoner, répéta Candy. J'ai le droit de placer un appel.

La jolie blonde savait fort bien que des journalistes hantaient continuellement le poste central, en quête de nouvelles.

– Suivez-moi dans mon bureau, allons, marchez !

Mais Candy repoussa l'inspecteur.

– Jamais. J'exige qu'on me laisse téléphoner, je veux le faire immédiatement.

Bernier était mal à l'aise. Déjà, un homme s'était avancé et prenait des notes.

– Vous êtes Candy, l'assistante du Manchot, n'est-ce pas ? demanda-t-il.

– Oui c'est ça et l'inspecteur Bernier veut me priver de mes droits. Vous pouvez l'écrire dans votre journal.

Bernier protesta :

– Je n'ai jamais empêché mademoiselle de téléphoner. Elle pourra le faire sitôt qu'elle sera dans mon bureau.

– Et moi, je veux le faire ici, fit Candy très entêtée. Je vous connais trop bien, inspecteur.

Vert de rage, Bernier la poussa vers le comptoir.

– Allez-y. Appelez.

– Avec les deux mains attachées, inspecteur ?

Bernier sortit la petite clef de sa poche et libéra Candy. Elle fouilla dans son sac, sortit un

calepin, le consulta et composa un numéro en songeant : « J'espère qu'il est chez lui. »

Elle poussa un soupir de soulagement en entendant une voix répondre :

– Allô !

– M<sup>e</sup> Philippe Granger ?

– C'est moi.

– Ici Candy Varin, maître. Pouvez-vous vous rendre au poste central de la police immédiatement ? C'est urgent. J'ai besoin de vous.

Philippe Granger, un jeune avocat très brillant, travaillait très souvent pour l'Agence du Manchot.

– Que se passe-t-il ?

Devant le silence de Candy, l'avocat comprit :

– Vous n'êtes pas seule. Vous préférez ne pas parler ?

– C'est ça.

– C'est vous qui êtes dans l'embarras ?

– Oui.

– De quoi veut-on vous accuser ?

– Meurtre !

L'avocat bondit :

– Quoi ? Voulez-vous que je prévienne Robert ?

– Il le saura très bientôt. Je vous attends, maître.

– Entendu, je saute dans ma voiture et je serai au poste dans une vingtaine de minutes. Surtout, ne parlez pas. Refusez de répondre aux questions sans ma présence.

– C'est ce que j'ai fait.

– Parfait, à tantôt.

Candy raccrocha.

– Voilà, j'ai terminé, inspecteur. Déçu, n'est-ce pas ? Vous pensiez que j'allais prévenir monsieur Dumont ?

Bernier parla suffisamment fort pour se faire entendre de tous ceux qui étaient là.

– Non, pas du tout, car présentement, le Manchot doit avoir été arrêté, s’il est chez lui.

Le journaliste voulut en savoir plus long.

– Que se passe-t-il, inspecteur ? Il y a eu meurtre ? Où, qui a été tué ?

– Vous le saurez très bientôt. Pour l’instant, je dois m’occuper de mademoiselle.

Il saisit Candy par le bras. On monta au second étage, là où se trouvaient les locaux de l’escouade des homicides.

L’inspecteur, cependant, ne fit pas entrer Candy dans son bureau. Il ouvrit la porte d’une petite pièce et la poussa à l’intérieur.

– Asseyez-vous et attendez là. Quand votre avocat se présentera, je vous l’enverrai.

L’inspecteur referma la porte derrière lui et ordonna à un policier :

– Montez la garde. Personne ne doit entrer dans cette pièce sans permission, compris ?

– Entendu, inspecteur.

Bernier retourna dans l’entrée. Le journaliste

s'était engouffré dans une cabine téléphonique. L'inspecteur alla directement à lui, lui arracha le récepteur des mains et le raccrocha.

– N'allez pas raconter des niaiseries. Vous voulez de la nouvelle, je vais vous en donner, moi.

Le journaliste jubilait. Enfin, il tenait une primeur sensationnelle.

– Raymond Bourdon, ex-amant de Candy Varin, a été abattu froidement au cours de la soirée. Candine Varin a été arrêtée sur les lieux du crime et une lettre laissée par la victime accuse non seulement la fille, mais également le détective Robert Dumont, le Manchot. Pour le moment, je ne peux vous en dire plus long.

– Vous faites arrêter le Manchot ?

– Évidemment ! Ça fait longtemps que je voulais tenir ce policier amateur...

Il appuya sur le mot amateur, puis continua :

– ... cette fois, il ne s'en tirera pas.

Bernier voulut s'éloigner, mais le journaliste désirait d'autres détails.

– Inspecteur, où a eu lieu l’attentat ?

– Dans une maison de chambres, rue Saint-Dominique, près de Sainte-Catherine.

– Alors, si mon journal publie comme nouvelle « Le Manchot et son assistante accusés de meurtre », ce sera la vérité ? Je peux aussi expliquer dans mon reportage que c’est vous inspecteur qui l’affirmez ?

– Oui, faites-le.

À ce moment, un détective s’approcha de Bernier.

– Inspecteur, êtes-vous bien certain de ne pas vous laisser emporter par votre haine contre Dumont ?

– De quoi vous mêlez-vous ?

Mais Bernier s’arrêta brusquement en reconnaissant son premier assistant, le sergent-détective Jolicœur.

Jolicœur était un des rares policiers à ne pas se laisser impressionner par son supérieur.

– C’est grave ce que ce journaliste va publier.

Bernier ne savait que répondre. Jolicœur prit sur lui de parler au journaliste.

– Dites qu'un meurtre a été commis, que mademoiselle Varin et Robert Dumont, le Manchot, sont détenus comme témoins importants, pas autre chose. Compris ?

– Entendu.

Le journaliste retourna rapidement à la cabine téléphonique.

– Vous m'avez toujours dit, inspecteur, de tourner ma langue sept fois avant de parler. Vous devriez en faire autant.

Et Jolicœur s'éloigna, sans même regarder son supérieur.

Bernier avait tenté de faire muter Jolicœur dans une autre escouade mais le sergent-détective possédait de nombreux amis très importants qui voyaient en lui le remplaçant de Bernier, lorsque ce dernier prendrait sa retraite.

– Sitôt que maître Granger arrivera, faites-le monter à mon bureau. Je veux lui parler avant qu'il ne rencontre sa cliente, ordonna Bernier au

policier en faction au comptoir des renseignements.

\*

– Entrez !

La porte du bureau s'ouvrit et un jeune homme parut. On aurait dit un étudiant encore aux études.

– Qu'est-ce que vous me voulez ? tonna Bernier.

– Je suis Philippe Granger. Je voudrais voir ma cliente, mademoiselle Varin.

L'inspecteur se leva et, lentement, alla fermer la porte de son bureau. Il regarda longuement le jeune homme, puis lui tendit la main.

– Heureux de faire votre connaissance, maître. Je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer avant aujourd'hui, il est vrai que vous devez être jeune dans la profession.

Granger sourit :

– Il ne faut pas se fier aux apparences, inspecteur, j'ai 32 ans et je pratique depuis six ans. Je suis spécialisé dans les causes criminelles. Mais, je veux voir ma cliente.

Bernier ne semblait pas avoir entendu car il retourna lentement derrière son bureau.

– Il est toujours regrettable pour un jeune avocat de défendre une cause désespérée. Il est de mon devoir de vous mettre au courant de tout ce que la police sait. Vous comprendrez ensuite que cette affaire n'est pas pour vous. Jamais les preuves contre une accusée n'auront été aussi accablantes.

– Sachez, inspecteur, que les causes désespérées, comme vous dites, sont celles qui m'intéressent le plus.

– Tant pis, dans ce cas, je garderai pour moi les renseignements que je possède.

Granger comprit qu'il venait de faire un faux pas.

– Évidemment, murmura-t-il comme s'il hésitait, si comme vous dites, les preuves sont si

nombreuses, je ne suis pas obligé d'accepter la cause, je n'ai aucun contrat avec l'Agence du Manchot. D'ailleurs, il se peut fort bien que Dumont préfère engager un spécialiste ayant une plus vaste expérience. Ce ne serait pas la première fois que ça se produirait. Encore, tout dernièrement, il y avait une cause qui pouvait s'avérer fort intéressante au point de vue monétaire. Eh bien, Dumont me l'a retirée pour la confier à un de ses amis.

L'avocat connaissait l'antipathie de Bernier pour le Manchot. Aussi, il ne fut pas surpris d'obtenir une réaction immédiate.

– Ça ne me surprend aucunement. Dumont ne songe qu'à sa poche ! Il est plus facile de s'entendre avec un vieil ami pour saigner un client.

Granger s'assit en face du bureau de l'inspecteur.

– Alors, si vous me mettiez au courant de ce qui s'est passé ?

Bernier ouvrit la grande enveloppe qui se

trouvait sous le presse-papiers.

Lentement, il commença à lire le « testament »  
de Raymond Bourdon !

### III

#### *Une voleuse*

« Moi, Raymond Bourdon... »

Granger avait jeté un coup d'œil sur l'enveloppe. Il interrompit l'inspecteur.

– Dites-moi, inspecteur, la lettre est également écrite à la machine à écrire ?

– Oui, mais elle est signée, ne vous inquiétez pas. J'ai également trouvé le permis de conduire de Bourdon dans son portefeuille et les signatures sont identiques. Je confierai quand même le tout aux experts.

L'avocat fit signe au policier de continuer. Bernier reprit donc la lecture.

« Moi, Raymond Bourdon, je lègue tout ce que je possède à la seule femme que j'ai aimée, à celle qui a partagé ma vie, comme une épouse,

pendant trois ans, Candine Varin. Je n'en veux aucunement à cette femme qui m'a abandonné, m'a volé et aujourd'hui, refuse toujours de me venir en aide.

Il y a quelques années, j'ai quitté le Québec et la femme que j'aimais pour travailler à la baie James. Je voulais amasser le plus d'argent possible afin d'assurer notre avenir, à Candy et à moi. Durant mon séjour là-bas, j'ai écrit régulièrement à Candy, je lui ai fait parvenir, tous les mois, des sommes d'argent et ce, pendant environ deux ans, soit un total d'un peu plus de 17 000\$. Au cours des premiers mois de mon absence, Candy répondait régulièrement à mes lettres, puis les lettres se firent plus rares et, un beau jour, je ne reçus plus de ses nouvelles. Désespéré, j'ai abandonné mon travail et suis revenu à Québec pour me rendre compte que la femme que j'aimais m'avait abandonné, avait quitté la ville sans laisser d'adresse. Elle était partie après avoir vendu tous nos meubles, vidé notre compte de banque et pris la voiture que je possédais. J'ai tenté de retrouver Candy, mais ce fut impossible. Les mois, puis les années se sont

écoulés et, un jour, j'ai vu sa photo dans les journaux. Candy était devenue femme-détective et travaillait pour Robert Dumont, celui qu'on appelle le Manchot. Je suis donc venu à Montréal, j'ai communiqué avec la femme que j'aimais. Mais Candy, au lieu de m'écouter, a menacé de me faire arrêter comme maître chanteur si je continuais à la harceler. Plus que ça, elle m'a fait rencontrer son "Manchot", sans doute son nouvel amant. Ce dernier m'a fait des menaces à peine voilées.

Tout ce que je désire maintenant, c'est de récupérer le bien qui m'appartenait. Si j'écris tout ça aujourd'hui, c'est que je crains le pire. Cet homme, Robert Dumont, semble capable de tout. Si jamais un malheur m'arrive, je veux que les autorités enquêtent. Je ne veux pas de mal à Candy que j'adore toujours, mais je crois que ce Manchot l'a rendue folle. Pour prouver tout ce que j'avance, je joins à cette lettre la clef d'un coffret de banque. Dans ce coffret, vous trouverez des lettres que Candy m'a adressées alors que je travaillais à la baie James et des photos prises alors que nous étions les êtres les

plus unis du monde. Quoi que tu fasses, Candy, je t'aime. »

Bernier leva les yeux et regarda le jeune Granger. L'avocat n'avait pas bronché. Il avait écouté en silence la longue confession de Bourdon.

– La lettre est signée « Raymond Bourdon », termina l'inspecteur et, en post-scriptum, il y a le nom d'une banque et le numéro du coffret. Voilà.

Il plia la lettre et la remit dans l'enveloppe.

– Candy Varin a avoué qu'elle avait pris rendez-vous avec Raymond Bourdon. Elle s'est rendue à la maison de chambres. Le couple s'est chamaillé et elle l'a abattu d'une balle en plein front. Nous avons trouvé le revolver de Candy sur les lieux et les experts en balistique affirmeront, j'en suis certain, que c'est bien une balle tirée par ce revolver qui a tué Bourdon. Alors, qu'en pensez-vous, maître ?

Granger sortit lentement un paquet de cigarettes de sa poche, en alluma une, puis demanda :

– Mademoiselle Varin a-t-elle fait une déclaration ?

– Elle m’a dit être arrivée à cette chambre, être entrée et avoir été assommée. Quand les policiers sont arrivés, elle était à demi consciente.

L’avocat demanda :

– Si on l’a frappée, comme elle le dit, elle doit porter des marques. Vous l’avez examinée ?

– Oui, une ecchymose à la tête.

Bernier se leva brusquement en brandissant la lettre.

– Mais voyons, maître, ouvrez-vous les yeux. Que désirez-vous de plus ? Cette lettre prouve bien que Candy Varin a tué son ex-amant. Elle et le Manchot avaient fait des menaces à Bourdon. L’homme refusait d’abandonner la partie. Alors, Candy est allée le trouver, elle l’a tué, puis elle s’est frappée à la tête et a attendu l’arrivée des policiers. C’est clair comme de l’eau de roche.

Lentement, Granger se leva à son tour.

– Et si elle disait vrai ? Si Candy était tombée dans un piège ? Cette fameuse lettre, êtes-vous

bien certain que ce soit Raymond Bourdon qui l'ait écrite ?

– Soyez réaliste, maître. Qui donc pouvait posséder tous ces renseignements ? Moi-même j'ignorais que Candy Varin avait déjà vécu en concubinage. Remarquez que ça ne me surprend aucunement. Quant à l'affirmation de Bourdon, disant que Candy est la maîtresse de Dumont, je m'en doutais depuis longtemps.

– Et le Manchot, vous l'avez questionné ?

– Mes hommes le recherchent. Ils se sont présentés à son appartement, mais il n'est pas rentré. J'ai fait lever un mandat.

L'avocat bondit :

– Quoi ? Vous faites arrêter le Manchot ? Je crois que vous abusez de vos droits, inspecteur !

Bernier mit la main sur l'épaule de Granger.

– Ne vous en faites pas pour moi, je vois que vous êtes bien jeune dans le métier. Le Manchot est mêlé directement à cette affaire. Nous le recherchons, je le convoquerai à mon bureau et s'il refuse d'y venir, eh bien, j'emploierai les

moyens que j'ai à ma disposition. La loi me permet de retenir, durant quelques heures, une personne que je crois être un témoin important dans une affaire de meurtre.

Le jeune avocat détestait le ton paternaliste de Bernier. Il écrasa sa cigarette dans le cendrier qui se trouvait sur le bureau, puis d'un geste nerveux, il essuya du revers de la main l'épaule que Bernier venait de toucher.

– Je désire m'entretenir seul à seul avec ma cliente.

– Mais certainement, maître.

Bernier alla ouvrir la porte de son bureau.

– Dites bien à mademoiselle Varin que même si elle s'en tirait, ce que je ne crois pas, suite à la lettre de Bourdon, nous porterons sûrement une accusation de vol contre elle. Elle n'est pas sortie de mes griffes.

Il était clair que l'inspecteur allait s'acharner non seulement sur Candy, mais également sur le Manchot.

– Elle vous attend.

Bernier ouvrit la porte du bureau et laissa entrer l'avocat dans la pièce où se trouvait Candy.

\*

Robert Dumont avait assisté à un dîner réunissant de nombreux hommes d'affaires dont les bureaux étaient situés dans le même quartier que ceux de l'agence de détectives privés « Le Manchot ».

À la suite du repas, plusieurs bavardèrent, puis on proposa d'aller terminer la soirée en allant prendre un verre dans un des grands hôtels de la métropole.

Le Manchot n'avait aucun travail urgent sur la planche. Il revenait de courtes vacances passées en Floride et souvent, il se sentait seul. Aussi, il accepta d'accompagner ses amis.

Il était environ une heure du matin lorsqu'il décida de retourner chez lui. Il entra sa voiture au garage, puis il allait pénétrer dans son

appartement lorsque deux hommes s'approchèrent.

– Monsieur Dumont ?

– Oui.

L'un des hommes montra une carte.

– Police ! L'inspecteur Bernier désire vous voir immédiatement à son bureau.

– Bernier ? Mais pourquoi ? Vous savez l'heure qu'il est ? Vous direz à votre supérieur que s'il désire des informations, je serai à mon bureau, demain matin, à neuf heures.

– Monsieur Dumont, ça semble important et urgent, alors, nous vous prions de bien vouloir nous accompagner.

– Et si je refuse ?

– Vous connaissez l'inspecteur, il n'hésitera pas à faire lever un mandat d'arrestation.

Le Manchot bondit :

– Un mandat, mais pourquoi ?

Les deux détectives se regardèrent. Ils étaient hésitants.

– Bernier nous a recommandé de garder le silence.

– Eh bien, dans ce cas, qu’il fasse lever un mandat contre moi. Il ne pourra sûrement pas l’avoir avant demain. Moi, je vais me coucher.

Mais un des policiers se décida :

– Écoutez Dumont, votre assistante, la blonde...

– Candy ?

– Oui, elle a été arrêtée... pour meurtre.

Robert Dumont esquissa un sourire.

– Ça ne prend pas avec moi. Si Bernier désire s’amuser à mes dépens, il fait mieux de trouver autre chose.

Le Manchot ne pouvait croire ce qu’on venait de lui apprendre. Il connaissait bien Bernier et il savait ce dernier capable de lui jouer de fort mauvais tours.

À ce moment précis, une voiture s’arrêta derrière celle des policiers. Un homme en descendit en courant.

– Monsieur Dumont! s'écria-t-il. Je suis arrivé juste à temps. Qu'avez-vous à dire au sujet de ce meurtre ? J'ai déjà questionné l'inspecteur, mais il ne veut pratiquement pas parler et, évidemment, il m'est impossible de voir mademoiselle Varin.

Le Manchot ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit. Il regarda les détectives, puis brusquement il se dirigea vers la voiture des deux hommes.

– Je vous accompagne.

Le journaliste voulut s'interposer.

– Attendez, monsieur Dumont...

– Je n'ai rien à dire, fit le Manchot en s'engouffrant dans la voiture.

Et quelques secondes plus tard, l'automobile roulait rapidement vers le centre de la métropole.

\*

Candy Varin vit la porte du petit bureau

s'ouvrir et le jeune avocat Philippe Granger parut.

– Enfin, vous voilà, maître !

Elle sentait son cœur battre d'une façon peu orthodoxe, non pas parce que l'avocat allait peut-être la tirer de ce mauvais pas, mais bien parce que c'était Philippe Granger qui venait d'apparaître.

Il avait l'allure d'un véritable jeune premier du cinéma américain. Effectivement, Philippe Granger attirait l'attention de toutes les femmes. À plusieurs reprises, Candy avait cherché à se faire remarquer par le jeune homme promu à un très brillant avenir.

« On dirait que je n'existe pas pour lui, songeait-elle. À mon avis, il doit avoir une petite amie. Je suis folle de penser à lui. »

Granger se montrait toujours d'une froideur extrême. Oh, il souriait parfois à Candy, mais ça n'allait pas plus loin. Jamais il n'avait cherché à l'approcher, pas le moindre flirt.

– Il semble que vous êtes dans de sales draps,

mademoiselle Varin, fit-il sèchement en s'assoyant sur une chaise droite, face à Candy. Vous savez que Raymond Bourdon a fait une sorte de testament, ce testament est en même temps un journal.

– Il m'accuse ?

– Presque.

Granger lui résuma le contenu de la lettre qu'on avait trouvée dans le tiroir du bureau de la chambre de Bourdon.

– Mais, c'est faux ! s'écria la plantureuse blonde.

– Vous n'avez pas vécu en concubinage avec Raymond Bourdon ?

– Oui, mais...

L'avocat ne lui donna pas le temps de réfléchir et enchaîna immédiatement avec une seconde question.

– Vous vous faisiez passer pour son épouse ?

– C'est-à-dire que...

– Oui ou non ?

Comme si Candy se serait trouvée derrière la barre des témoins, les questions pleuvaient.

– Oui.

– Il a travaillé à la baie James durant un certain temps ?

– Oui.

– Et vous l’avez laissé tomber ?

– Oui.

– En gardant pour vous, l’argent, les meubles et la voiture ?

– Oui, mais attendez, c’est là qu’il y a une différence entre son histoire et la mienne, maître. Je ne suis pas une voleuse. Allez-vous enfin m’écouter ?

– Certainement, je suis venu vous voir pour ça.

Candy haussa les épaules :

– On ne le dirait pas. Un avocat de la couronne qui cherche à incriminer un accusé ne ferait pas pire que vous. J’ai été la maîtresse de Bourdon, il y a quelques années. J’ai cru aimer cet homme,

j'étais jeune, il était beau garçon, il était toujours tiré à quatre épingles, il avait de l'argent.

– Il travaillait ?

– Pour la petite pègre, oui. Mais le bonheur n'a pas duré. Raymond aimait sortir avec moi, me présenter à tous ses amis, il m'achetait des robes si décolletées qu'on aurait pu voir mon nombril. J'aimais être admirée des autres hommes. Un soir, Raymond m'a fait boire, nous étions plusieurs, surtout des hommes, peut-être une ou deux autres filles étaient avec moi. En tout cas, ce soir-là, on a dû me droguer. Quand Raymond m'a dit que j'avais fait l'amour avec plusieurs de ses amis, je l'ai pas cru. Mais il avait pris des photos.

Candy s'arrêta. Elle avait parlé très rapidement, mais maintenant, elle se cacha la figure. Ses mains tremblaient, elle semblait incapable de continuer.

– Avez-vous vu ces photographies ?

– Dans le temps, il m'en avait montré une... une seule et j'étais avec deux hommes... c'est terrible !

Granger se leva et s'approcha de Candy.

– Allons, reprenez votre calme.

– Je n'ai jamais parlé de cette soirée..., même pas à Robert.

L'avocat demanda :

– Quand Bourdon vous a-t-il abandonnée ?  
Quand est-il parti pour la baie James ?

Candy prit une profonde respiration et continua :

– J'aurais dû le laisser tomber, mais je l'aimais, oui, je l'avoue. J'avais commencé à travailler comme professeur dans un institut de culture physique ; je donnais également des cours privés. C'est moi et moi seule qui apportais l'argent et qui nous faisais vivre. Raymond dépensait tout... Il voulait que je me prostitue. J'ai toujours refusé, je vous le jure. Je sais qu'il devait beaucoup à la pègre... On le menaçait, alors, il a fui, il est parti pour la baie James. Je lui ai écrit quelques fois, puis je n'ai plus reçu de réponses. Il m'avait envoyé un peu d'argent, ça remboursait celui qu'il m'avait pris. Alors, j'ai

décidé de venir m'installer à Montréal, j'ai vendu les meubles.... mes meubles ! J'ai gardé la voiture que j'avais payée. Une fois ici, j'ai voulu m'engager dans la police, mais les femmes étaient excessivement rares dans le service, à ce moment-là. On m'a refusée. Alors, je me suis trouvé un emploi comme professeur, j'ai travaillé également comme mannequin. Puis monsieur Dumont a ouvert son agence, je suis allée le trouver et il m'a engagée. Voilà toute l'histoire, maître. Je n'ai jamais volé ce salaud de Bourdon.

Granger avait pris quelques notes pendant que la jolie blonde faisait le récit de sa vie.

– Quand avez-vous revu monsieur Bourdon ?

– Je le croyais mort. Un soir, il est arrivé chez moi. Je ne l'ai pas reconnu sur le coup. Il m'appelait sa « petite femme chérie ». Il exigeait que je reprenne la vie à ses côtés. Il m'a dit qu'il possédait des lettres, des photos et que si je refusais, il pourrait ruiner ma carrière. J'étais incapable de travailler, je ne pouvais plus retourner au bureau. Robert s'est inquiété et lorsqu'il m'a retrouvée, je lui ai tout raconté...,

enfin, pas tout, mais presque. Et avec Robert, j'ai rencontré Raymond. Le Manchot l'a prévenu que, s'il continuait de s'acharner sur moi, il verrait à l'éliminer. J'avais parlé à Robert de l'argent que Raymond devait à la pègre. Monsieur Dumont s'est servi de ça pour lui faire peur. Il lui a conseillé de quitter Montréal, autrement, ceux qui le recherchaient sauraient où le trouver. Puis, nous sommes partis en vacances, en Floride. Et voilà, Raymond devait guetter mon retour. Ce soir, je suis rentrée chez moi, vers dix heures trente. Le téléphone a sonné. C'était lui, il désirait me voir, mais seule. Il avait décidé de quitter le pays. Il voulait me remettre les photos et les lettres en échange de cinq cents dollars. Il avait besoin de cet argent pour partir. Alors, moi, comme une folle, je l'ai cru. Mais comme je le craignais, avant de quitter mon appartement, j'ai glissé mon revolver dans mon sac. Maintenant, vous savez tout.

Granger resta un long moment sans parler. Il réfléchissait.

« Si l'inspecteur Bernier possède réellement

les fameuses photos, tous croiront que Candy avait un mobile suffisant pour tuer Bourdon. Quant au reste, il a le récit de la victime. Candy donne une autre version mais c'est sa parole contre celle de Bourdon. »

– Pensez-vous pouvoir me faire libérer ?

Granger regarda longuement la jeune femme.

– L'enquête du coroner aura lieu dans deux jours, sans aucun doute. On vous tiendra responsable de la mort de Bourdon...

– Mais...

– Attendez. À votre enquête préliminaire, on vous libérera sous cautionnement. Nous n'avons qu'à plaider la légitime défense. On a vu votre blessure à la tête et...

Candy bondit de sa chaise :

– Légitime défense ! cria-t-elle, légitime défense ! Mais quelle légitime défense ? Puisque je vous dis que ce n'est pas moi qui ai tiré. Admettez donc que vous n'avez pas cru mon histoire ! Jamais je n'avouerai avoir tiré sur Raymond Bourdon, jamais !

Mais le jeune avocat songeait :

« Si elle s'entête, je ne sais vraiment pas comment je pourrai la tirer de là ! »

\*

Philippe Granger allait quitter le poste de la rue Gosford lorsqu'il vit entrer Robert Dumont, le Manchot, escorté de deux détectives.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda le détective privé.

– J'ai causé avec Candy.

– J'aimerais bien savoir ce qui se passe. Un des détectives poussa le Manchot devant lui.

– Montez au bureau de l'inspecteur, vous le saurez rapidement.

– Un instant, fit une voix.

Tous se retournèrent. Robert Dumont reconnut le sergent-détective Victor Jolicœur.

Les deux hommes avaient œuvré dans la

même escouade durant trois ans. Jolicœur était un travailleur acharné. Sans être d'un caractère exécrationnel comme Bernier, il fraternisait très peu avec ses compagnons de travail.

Jolicœur n'approuvait pas l'attitude de Bernier. Il savait fort bien que Dumont était leur as enquêteur et que, malgré son handicap, il pouvait encore rendre de précieux services. Aussi, souvent, il le consultait dans certaines causes. Et c'est Jolicœur qui avait encouragé le Manchot à démissionner et à ouvrir sa propre agence.

– Tant que l'inspecteur Bernier sera chef de l'escouade, on ne vous donnera aucune responsabilité. Partez, Dumont, c'est la meilleure chose qui puisse vous arriver.

Les deux hommes s'étaient croisés à quelques reprises depuis que le Manchot opérait à titre privé. Ils n'étaient pas ce qu'on pouvait appeler de véritables amis, mais avaient du respect, l'un pour l'autre.

– Suivez-moi dans mon bureau, Dumont. Vous pouvez l'accompagner, maître.

Mais aussitôt, les deux détectives qui étaient allés cueillir le Manchot voulurent intervenir.

– Sergent, nous avons des ordres précis de l’inspecteur...

– Bernier m’a confié l’affaire Bourdon.

– Peut-être, mais nous, il nous a ordonné de conduire le détective privé Robert Dumont dans son bureau.

Jolicœur devint impatient.

– Puisque je vous dis que j’ai charge de cette enquête.

Cette fois, ce fut le policier qui était de service au comptoir des informations qui ajouta son grain de sel.

– Moi, l’inspecteur Bernier m’a ordonné de le prévenir aussitôt que monsieur Dumont serait arrêté.

Le Manchot protesta avec véhémence.

– Ils ne peuvent pas m’avoir arrêté, ils n’ont même pas de mandat.

Tous parlaient ensemble, une véritable

cacophonie !

Jolicœur en avait assez.

– Silence ! Vous deux, retournez à votre travail. C'est un ordre.

– Bien, sergent.

Les deux détectives s'éloignèrent.

– Quant à vous, dit-il au policier de service à l'entrée, occupez-vous de renseigner ceux qui se présentent. Je préviendrai moi-même l'inspecteur. Venez, Dumont.

Ils passèrent dans le bureau privé du sergent, situé tout près de celui de Bernier, au second étage de l'édifice. Heureusement, l'inspecteur ne les vit pas, la porte de son bureau était fermée.

– Assoyez-vous, messieurs, fit Jolicœur en allant s'installer derrière son bureau.

Puis, sans attendre les questions qui brûlaient les lèvres du Manchot, il poursuivit :

– Bernier m'a demandé de m'occuper de l'affaire Bourdon. J'ai reçu un premier rapport du médecin légiste. L'autopsie n'a pas encore été

pratiquée, évidemment, mais quand même. J'ai également reçu les rapports des détectives qui étaient sur les lieux du crime. Sitôt que l'inspecteur a eu sa chance, il a arrêté mademoiselle Varin et l'a conduite au poste. Il croit la tenir. Il s'est enfermé dans son bureau, ne veut plus parler à personne et savoure sa vengeance personnelle car il sait que, vous, Dumont, on va vous conduire au poste tôt ou tard et ça, c'est un grand moment dans sa vie. Mais il ignore que j'en sais présentement assez long pour faire libérer mademoiselle Varin.

Le jeune Granger bondit :

– Qu'est-ce que vous dites ? Vite, expliquez-moi ce...

Mais le Manchot lui coupa la parole.

– Un instant, maître. Tout d'abord, moi, j'aimerais bien savoir exactement ce qui s'est passé. On ne m'a absolument rien dit. Tout ce que je sais, c'est que Candy a été arrêtée et accusée de meurtre et vous venez de mentionner le nom de Bourdon. Il s'agit bien de son ex-ami ?

Le sergent-détective Jolicœur décida de mettre le Manchot au courant de la situation.

Pendant ce temps, le jeune policier, de service au comptoir des renseignements, réfléchissait.

Il savait que l'inspecteur Bernier ne permettait jamais qu'on désobéisse à ses ordres.

« Il est capable de s'acharner sur moi, tant que je n'aurai pas été congédié. »

Tôt ou tard, évidemment, il apprendrait que le Manchot était arrivé au poste.

Sa décision était prise. Il sonna le bureau de l'inspecteur Bernier.

– J'ai dit que je ne voulais pas être dérangé, grogna le chef de l'escouade des homicides.

– Je sais, mais vous m'avez demandé de vous prévenir si on amenait Robert Dumont, le Manchot !

– Quoi ? On l'a enfin trouvé ? Faites-le conduire immédiatement à mon bureau.

– Un instant, inspecteur...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Le sergent-détective était dans l'entrée quand monsieur Dumont est arrivé. Il n'a pas voulu que je vous prévienne. Présentement, Robert Dumont, le jeune avocat, maître Granger et le sergent-détective Jolicœur sont réunis dans le bureau de ce dernier.

– Quoi ?

Bernier avait bondi de son siège comme s'il avait eu des ressorts attachés aux fesses. Il poussa son fauteuil avec une telle violence que ce dernier bascula et s'écrasa sur le tapis.

« Ce Jolicœur, ragea Bernier, je vais lui montrer qui dirige cette escouade, moi. »

Et sans attendre une seconde de plus, tel un tigre qui bondit sur sa proie, il sortit de son bureau et, sans même frapper, il entra dans celui de son assistant.

Ça allait sûrement barder !

## IV

### *Le « mari » de Candy*

Les policiers avaient quitté la maison de chambres de la rue Saint-Dominique. On n'avait laissé aucun policier en faction. Cependant, les scellés avaient été mis à la porte de la chambre où avait logé Raymond Dourdon.

Sitôt que les policiers se furent éloignés, Amable descendit rapidement l'escalier et entra dans l'appartement qui lui servait de loge.

Il prit le temps de bourrer sa pipe. Nerveusement, il chercha des allumettes, en trouva enfin, s'alluma, puis du tiroir de la table où se trouvait l'appareil téléphonique, il sortit un calepin noir, passablement déchiré.

Ajustant ses lunettes sur le bout de son nez, il fouilla dans les pages noircies et trouva enfin le

numéro qu'il cherchait. Il le composa rapidement.

– Allô ! répondit une voix de femme.

– Je voudrais parler à monsieur Eddy.

– Il ne veut pas être dérangé. Laissez votre numéro, il vous rappellera.

– Eh bien moi, c'est différent. Vous n'avez qu'à lui dire qui je suis.

– Qui ?

– Amable, le concierge de la maison de la rue Saint-Dominique.

À l'autre bout du fil, la fille éclata de rire :

– Tu es drôle, bonhomme ! Si tu penses que monsieur Eddy s'intéresse aux concierges, tu te trompes.

Perdant patience, le petit homme cria en piochant du pied sur le vieux plancher de bois.

– Aie ! J'ai pas de temps à perdre avec une niaise comme toi, moi ! Passe-moi monsieur Eddy et tout de suite, ça presse ! Si je lui dis la façon dont tu m'as répondu, tu peux recevoir une dégelée. Monsieur Eddy attend mon appel.

– Fâche-toi pas, bonhomme, moi je te dis qu’il est occupé et...

Soudain, Amable entendit une voix en sourdine, puis il perçut nettement celle de la fille qui disait :

– C’est le concierge d’une baraque ! Amable qu’il s’appelle, il dit que...

– Donne-moi ça tout de suite, entendit Amable. Et décampe, ce que j’ai à dire ne te regarde pas.

Il y eut quelques secondes de silence et enfin, la voix reprit :

– Monsieur Amable, ici Eddy, alors les policiers sont partis ?

– Oui.

– Et la fille Candy ?

– Ils l’ont emmenée, arrêtée.

– Vous n’avez aucun chambreur, présentement ?

– Non, mais maintenant que la police est partie, les filles ne vont pas tarder à rappliquer.

– Ne louez pas de chambres, fit brusquement Eddy. Nous allons vous chercher en voiture. Tenez-vous prêt.

– Et la maison de chambres, qu'est-ce que j'en fais ?

– Placez une carte dans la porte « Fermé temporairement ». Faites ce qu'on vous dit, Amable. Quand vous toucherez votre récompense, vous ne le regretterez pas.

– O.K., je vous attends.

Le bonhomme raccrocha. Il se rendit dans la ruelle en arrière de la maison et arracha un morceau de carton à une vieille boîte. Il revint dans son « bureau » et se servant d'un gros crayon de feutre, il écrivit sur le carton en caractères d'imprimerie : « FERMÉ POUR 2 HEURES ».

Il regarda son travail d'un air satisfait et alla accrocher le carton dans la porte d'entrée.

« Comme ça, je ne perdrai pas tout. Dans deux heures, je devrais être de retour. Et puis, dans deux heures... ça veut rien dire, puisque j'indique pas à quelle heure j'ai écrit la carte. »

Il éclata d'un petit rire malicieux, referma la porte, retourna dans sa loge, endossa un veston d'un vert pâle qui ne se mariait pas du tout avec ses pantalons bleus, enfonça une vieille casquette sur sa tête, prit son paletot et sortit de sa loge. Il ferma la porte à clef, derrière lui.

Il attendit patiemment dans l'entrée, jusqu'à ce qu'une grosse voiture noire vint s'arrêter devant la maison de chambres. Deux hommes se trouvaient assis à l'avant. Celui qui était du côté du passager descendit. Amable devait le connaître, car aussitôt, il lui fit un signe et sortit de la maison.

– Monte à l'arrière, fit l'homme.

Amable se glissa sur le siège et l'homme s'assit près de lui.

– Vas-y, dit-il au chauffeur.

La voiture s'éloigna rapidement.

– Raconte-moi exactement ce qui s'est passé, Amable !

– Non, j'dis pas un mot. C'est monsieur Eddy que je vais voir. J'ai pas à vous parler à vous

autres.

– Eddy nous a dit de te questionner, il n'a pas le temps de te recevoir.

– Et la récompense ? demanda le petit homme

– Je l'ai ici, dans ma poche, des beaux billets neufs.

– Dans ce cas-là, c'est différent. Que voulez-vous savoir ?

– Conte-nous tout ce qui s'est passé !

Amable prit le temps de bourrer sa pipe, l'alluma puis commença son récit.

– Quand j'ai entendu le coup de feu, j'ai fait comme on m'avait demandé. Je suis resté dans mes appartements, jusqu'à ce que j'entende la porte de l'entrée se refermer. Là, j'suis sorti pour renvoyer tous ceux qui étaient dans les chambres. Déjà, ça descendait l'escalier. Moi, je suis allé me placer dans la porte de la chambre de Bourdon pour pas que personne y entre. On se demandait ce qui s'était passé. Je disais simplement : « Partez avant que la police arrive ». On m'a pas posé d'autres questions.

Quand tout le monde fut parti, je suis retourné à ma loge. Là, la police est arrivée. J'ai dit que je me préparais à les appeler parce qu'ils savaient que c'était pas moi qui avais donné l'alerte.

– Et la fille ? Sérieusement blessée ?

– Je l'ai à peine vue, fit Amable. Tout d'abord, c'est des policiers en uniforme qui sont venus, puis après des détectives. Y en avait un qui donnait des ordres. On a pris des photos. Moi, y en a deux qui m'ont interrogé.

– Qu'est-ce que tu as dit ?

– Que je savais rien, c'est ben simple. Je leur ai raconté que j'étais à regarder la télévision quand j'ai entendu un coup de feu. J'ai voulu savoir ce qui se passait, mais déjà tous ceux qui avaient loué des chambres se sauvaient. Alors, je suis retourné à mes appartements et j'ai dit que j'étais pour téléphoner quand la police est arrivée. On m'a demandé si je connaissais bien Bourdon, j'ai dit non. J'ai dit qu'il avait loué pour un mois. J'ai pas vu la fille blonde entrer. Il est probable que j'étais occupé à regarder la télé. On m'a demandé si Bourdon avait reçu d'autres visiteurs,

moi j'ai dit qu'il était arrivé seul et que j'avais pas vu personne monter à sa chambre.

– Parfait. Et on a arrêté immédiatement la fille ?

– Pas tout de suite, mais celui qui semblait être le patron a trouvé la lettre de Bourdon, il l'a lue et c'est là qu'il a décidé de partir avec la fille. Les autres sont restés. La morgue est venue, on a emporté le cadavre. On m'a interrogé encore une fois, mais j'ai dit que je ne savais rien. On peut pas me faire dire ce que j'sais pas, pas vrai ?

– Donc, pas un mot de nous ?

– Pas un mot ! J'suis quand même pas fou. J'étais pas pour leur dire que vous étiez avec Bourdon quand la fille est arrivée, que Bourdon avait été mis knock-out par vous deux. J'sais me taire quand c'est le temps.

– Et il va falloir que tu continues à le faire, Amable. Vois-tu, nous, on peut pas prendre de risque. Un mot de ta part et on se retrouve derrière les barreaux.

Le petit homme éclata de rire.

– J’sais bien que si je parlais, mes jours seraient comptés. Tout ce que je veux, c’est toucher la récompense.

– Tu vas l’avoir, Amable ! Mais..., comme je te l’ai dit, monsieur Eddy ne veut courir aucun risque.

L’homme plongea la main dans sa poche. Amable avait hâte de palper les billets verts. Mais à sa grande surprise, il vit surgir un revolver.

Amable, subitement, devint très nerveux.

– Qu’est-ce que vous voulez faire ?

– On doit te conduire à monsieur Eddy, maintenant et on ne doit prendre aucun risque.

Amable respirait avec difficulté. Il se mit à rire nerveusement.

– Pendant un moment, j’ai cru que...

Il regarda l’homme assis près de lui. Le type venait de sortir un silencieux de sa poche et le fixait au canon de l’arme. La voiture enfin s’arrêta.

– Nous sommes arrivés, dit le chauffeur.

– Attends-moi, ce sera pas long. L’homme ouvrit la portière.

– Descends Amable, viens avec moi ! Le petit homme regarda autour de lui.

– Où sommes-nous ? C’est une carrière, ici ?

– Allons, passe devant, prends ce petit chemin...

Amable demanda :

– Où ça mène ?

– Tu le sauras dans quelques secondes.

Le bonhomme, brusquement, venait de comprendre qu’il en savait trop long sur la mort de Raymond Bourdon. On allait tout simplement le supprimer. Il jeta un coup d’œil rapide autour de lui puis, brusquement, il fonça tel un bélier sur l’homme qui le suivait.

L’assassin faillit perdre l’équilibre. Amable savait fort bien qu’il n’avait aucune chance s’il luttait avec ce colosse. Il ne lui restait que quelques secondes pour profiter du déséquilibre de l’homme et chercher à fuir, à disparaître dans la nuit. Aussi, il prit ses jambes à son cou avant

que son adversaire puisse se redresser.

Soudain, il sentit un pincement à une cuisse. Sa jambe droite ne pouvait plus le soutenir. Il continua d'avancer péniblement. Il sentait un liquide chaud couler le long de sa jambe. L'homme avait dû tirer et l'avait atteint à la cuisse.

Amable fit un faux pas et trébucha. Il voulut se relever mais déjà, le tueur était à ses côtés.

– Tu n'aurais pas dû chercher à fuir, Amable !

Il lui allongea un coup de pied et Amable roula sur lui-même, se tordant de douleur, puis resta étendu sur le dos.

– Ne me tuez pas, je vous en prie, je ne parlerai pas, j'dirai rien.

L'homme s'était penché sur lui.

– Ta gueule !

Et pour l'empêcher de parler, il lui enfonça son silencieux dans la bouche. Le coup résonna à peine dans le silence de la nuit.

Le tueur fit un pas en arrière afin de ne pas

être éclaboussé par les morceaux de cervelle qui avaient volé de tous les côtés. De la tête d'Amable, il ne restait pratiquement plus rien.

Saisissant le corps du petit homme par les pieds, l'assassin le traîna jusqu'au bout du chemin au bord de la carrière. C'est dans cet immense dépotoir que les camions venaient déverser les déchets.

L'homme souleva le corps d'Amable et le lança dans le trou béant.

– Demain, quand les camions viendront déverser leurs déchets, il disparaîtra complètement.

Lentement, il dévissa son silencieux, remit l'arme dans sa poche et retourna à la voiture. Cette fois, il s'installa à l'avant, près du chauffeur.

– C'est réglé ! Il n'a même pas eu le temps de crier... et il n'a pas souffert. Le grand patron va être content de nous.

Qu'avait donc fait Raymond Bourdon, l'ex-concubin de Candy, pour avoir été supprimé par la pègre ? Pour quelles raisons avait-on tendu un piège à la blonde et tout machiné pour qu'elle soit accusée du meurtre ?

Raymond Bourdon avait toujours vécu en marge de la société. Au tout début de son union avec Candy, il avait aimé passionnément cette fille aguichante. Mais quand il avait voulu qu'elle se prostitue et qu'elle avait refusé, Bourdon commença à la délaisser.

Il passait ses nuits à boire et surtout à jouer aux cartes. Il emprunta de fortes sommes d'argent à la pègre. Un jour, on le menaça. S'il ne remboursait pas, on s'attaquerait à lui. C'est alors que Raymond Bourdon s'enfuit à la baie James. Durant quelques semaines, il resta en communication avec Candy, puis il décida de cesser de lui écrire. Si la pègre voulait le rejoindre, on n'avait qu'à surveiller la femme qui partageait sa vie.

À la baie James, Bourdon amassa

suffisamment d'argent pour rembourser ses dettes. Il revint à Québec, retrouva d'anciens amis et recommença la même vie qu'autrefois.

On lui faisait de nouveau confiance, il pouvait emprunter pour jouer.

Ce fut une répétition de ce qui s'était passé quelques mois plus tôt. Ses dettes s'accumulèrent. On commença par le menacer. Cette fois, on ne lui donnerait aucune chance de fuir la ville.

Raymond Bourdon était pris à la gorge. Lorsqu'on lui demanda de servir de chauffeur au cours d'un vol de banque, il comprit qu'il ne pouvait refuser.

Deux des criminels furent arrêtés par les policiers mais ils refusèrent de donner les noms de leurs complices. Bourdon n'avait aucun dossier et ne fut pas inquiété par les autorités.

La pègre continuait de recourir à ses services. Il se rendit aux États-Unis à quelques reprises et revint au Québec avec d'importants chargements de drogues.

On le payait fort bien. Il ne jouait plus, il avait eu sa leçon. Il commença à amasser passablement d'argent. Son rêve était d'acheter une ferme et de finir ses jours comme gentleman-farmer.

– On a besoin de toi, à Montréal, lui dit un des chefs de la pègre.

Lorsqu'il voulut savoir ce qu'on attendait de lui, on refusa de lui donner des détails. Il devait rencontrer un dénommé Eddy. Bourdon était obligé d'obéir.

Une fois dans la métropole, il se mit à la recherche d'une ferme. Il savait que certains cultivateurs avaient des problèmes de rentabilité. Pendant des années, on n'avait pas protégé les terres agricoles. D'excellentes fermes avaient été vendues pour faire place à des complexes domiciliaires.

Lorsque le gouvernement intervint avec sa loi du zonage agricole, des cultivateurs qui avaient décidé de tout abandonner se retrouvèrent brusquement avec une ferme inopérante. Ils ne se sentaient plus la force de recommencer à zéro et, bien souvent, ils étaient prêts à sacrifier leur terre,

à la vendre à un prix dérisoire. Mais le nouvel acheteur se devait de cultiver cette terre.

Sur la rive sud de la métropole, les fermes de Boucherville, de Sainte-Julie, de Varennes étaient presque toutes disparues pour faire place au progrès. Mais il y avait un village du nom de Saint-Amable qui avait été intouché. La loi du zonage agricole était arrivée à temps pour empêcher le massacre complet.

Bourdon trouva donc une ferme à un prix raisonnable. La maison était grande, il y avait des bâtiments en bon état et, en payant comptant, il put sauver une grosse somme.

À Montréal, Eddy lui confia la gérance d'une boîte de nuit. En réalité, le travail de Bourdon consistait à surveiller les prostituées et à les obliger à verser leur dû à la pègre.

C'est à ce moment qu'il vit la photo de Candy Varin dans un journal. On parlait d'elle à l'occasion d'une enquête.

Il surveilla l'agence de détectives privés du Manchot, suivit Candy lorsqu'elle sortit du

bureau et put ainsi connaître son adresse personnelle.

Un soir, il se présenta à l'appartement de Candy. On imagine la surprise de cette dernière lorsqu'elle reconnut l'homme avec qui elle avait partagé une partie de sa vie.

Candy ne voulait rien savoir de lui. Pour elle, cette aventure était du passé, un passé qu'elle avait oublié. Bourdon se fit alors menaçant. Il possédait des photos compromettantes, il pouvait ruiner complètement sa carrière.

– Je ne te demande pas grand-chose. Je veux qu'on se voie de temps à autre. J'ai beaucoup changé. Je veux te montrer ce que j'ai acheté.

Malgré les protestations de la blonde, il insista. Candy craignit le scandale. Jamais elle n'avait parlé à ses compagnons de métier de cette partie de sa vie. Aussi, elle se sentit incapable de se présenter à son travail et accepta d'aller visiter la ferme que Raymond avait achetée.

– Je l'ai fait pour toi. Nous pourrions être heureux tous les deux. Personne ne sait que cette

ferme m'appartient, lui dit-il.

Et c'est à ce moment que Robert Dumont intervint. Il avait réussi à rejoindre Candy et elle le mit au courant de la situation. Le Manchot n'hésita pas, il rencontra Bourdon et chercha à l'intimider, puis ce fut le départ pour la Floride du Manchot et de ses principaux collaborateurs.

C'est pendant l'absence de l'équipe de Robert Dumont que se produisit l'événement qui allait déclencher tout le drame !

## V

### *La pègre se venge*

Raymond Bourdon n'avait rencontré que deux fois le fameux Eddy, un des petits rois de la pègre montréalaise. Il fut très surpris lorsqu'il fut convoqué au bureau que l'homme tenait à l'arrière d'un restaurant de l'ouest de la métropole.

– J'ai des petits renseignements à te demander, Bourdon. Depuis quand as-tu des ramifications avec un type comme Robert Dumont, le Manchot ?

Bourdon en resta bouche bée. Il ne se savait pas autant surveillé.

– N'allez pas croire que je donne des renseignements à ce détective privé, pas du tout.

– Personne ne t'accuse.

– Candy Varin, la fille qui travaille pour le Manchot, c'est mon ex-femme.

– Quoi ?

– On était pas mariés, mais on a vécu ensemble pendant quelques mois, expliqua Bourdon. Je l'avais perdue de vue. Je l'ai retrouvée, c'est tout. Mais Dumont ne semble pas apprécier ça et il m'a demandé de laisser cette fille tranquille.

Raymond était persuadé qu'il y avait une liaison entre le Manchot et son assistante.

– Il a peur que je la lui enlève. La belle Candy ne peut pas me repousser, je la tiens solidement.

– Comment ça ?

Bourdon lui conta alors l'histoire des photos. Eddy l'avait écouté en silence. Lorsqu'il eut terminé son récit, il se leva lentement et s'approcha du fauteuil où était assis son employé.

– Je te croyais plus intelligent que ça, Bourdon. Une femme, c'est pas un animal, parfois ça sait réfléchir.

Il éclata de rire comme s'il venait de faire une

blague énorme.

– Des sentiments, ça s'impose pas, ça ne se dicte pas. Si Candy t'aime pas, c'est pas des photos qui peuvent la transformer. La faire chanter, c'est idiot. Le Manchot est un type dangereux, tu ne feras que t'attirer des ennuis. Non, laisse tomber cette fille. Si c'est de la fesse que t'as de besoin, tu n'as qu'à me le dire, des filles, je peux t'en présenter plusieurs.

– Vous oubliez une chose, fit Bourdon. Candy est mêlée de près aux activités de la police. Elle pourrait m'être utile.

Eddy brusquement perdit patience.

– Je te dis de la laisser tomber, c'est clair ? Ce que j'ai à te proposer est beaucoup plus intéressant.

Lentement, Eddy se rendit au petit meuble qui servait de cabinet à boisson et servit deux verres.

– Tiens, avale ça et écoute-moi. Il retourna à son fauteuil, se renversa à l'arrière et allongea ses pieds sur le bureau.

– Aimerais-tu    toucher    cinquante    mille

dollars ?

Bourdon bégaya comme s'il venait de subir une attaque de paralysie faciale.

– Cin... cin... quante mille piastres ? Mais... pour... pourquoi faire ?

Et rapidement, retrouvant l'usage de la parole, il ajouta :

– Moi, j'touche pas au feu, vous le savez.

– Il n'est pas question de descendre quelqu'un. Pour qui me prends-tu ? Quand je t'ai fait venir de Québec, j'ai compris que tu pouvais être d'une grande utilité. Comme conducteur de voiture, il paraît que tu es un expert ?

– Je me tire d'affaires. Dans ma jeunesse, j'ai fait un peu de course automobile, j'ai également travaillé comme cascadeur à quelques reprises pour des producteurs de cinéma.

– Eh bien, c'est tout ce que je te demande..., conduire une voiture. Comme tu vois, c'est pas compliqué.

– Et je toucherai cinquante mille dollars ?

– Si le coup réussit, oui.

Mais Bourdon était inquiet. Il n'avait jamais eu de démêlés avec la police et il ne voulait pas se retrouver derrière les barreaux.

Il se leva de son fauteuil, mal à l'aise.

– Je travaille pas à l'aveuglette, finit-il par dire. Je veux savoir en quoi consiste ce coup, je veux en connaître tous les risques.

– Faut jamais poser trop de questions, dit sèchement Eddy. Quand t'en sais trop long, pour nous les risques sont plus grands. Tu ne seras pas seul sur ce coup et si les gars prennent peur, ils sont capables de te clouer le bec pour le restant de tes jours.

– Dans ce cas, fit Bourdon, vous faites mieux de trouver quelqu'un d'autre. Moi, je compte me retirer des affaires sous peu. J'ai préparé mes vieux jours...

Eddy éclata de rire.

– Mais tu as à peine quarante ans. Ta vie ne fait que commencer. Ne me dis pas que tu vas cracher sur un beau cinquante mille dollars qui te

tombe dans le bec ? Enfin, moi, j'accepte pas les refus.

– Je veux des détails, fit Raymond en arpentant nerveusement la pièce.

– Arrête de marcher comme ça, tu m'énerves. Du calme, du calme. Assis-toi et sers-toi un verre. Maintenant, écoute bien, il s'agit d'une collection de bijoux qui arrivera bientôt dans la métropole. J'ai des amis partout et suis fort bien renseigné. Si je suis prêt à payer cinquante mille dollars simplement pour te faire conduire une voiture, c'est que ça vaut la peine.

Eddy donna plus de détails.

– Les bijoux arriveront par avion. On les placera dans une automobile blindée. Cette voiture sera suivie par une autre automobile. Le coup est bien préparé. La seconde voiture aura un accident. Toi, tu seras au volant d'un autre véhicule qui suivra de loin. Mes trois hommes seront à l'arrière. Quand la voiture qui suit sera éliminée, à un endroit que mes hommes t'indiqueront, tu dépasseras l'automobile blindée et tu la forceras à s'arrêter sur la route.

Bourdon, qui jusque-là avait écouté en silence, crut bon d'interrompre le gars de la mafia.

– Mais les types qui seront dans cette voiture blindée doivent être armés.

Eddy s'alluma une cigarette, lança une bouffée de fumée devant lui, puis écarta le nuage de la main.

– On va les éliminer, tiens, comme ça !

Et la fumée fila tout droit vers le plafond.

– T'inquiète pas, je t'ai dit que le coup était bien préparé. Il y aura un de nos hommes dans la voiture blindée !

– Quoi ?

– Je te surprends, n'est-ce pas ? Tout va se passer rapidement. Mes hommes forceront les gardiens à leur remettre les bijoux et ensuite, toi, tu devras les conduire en lieu sûr.

– Où ?

– Les hommes te le diront en temps et lieu. Comme tu vois, il n'y a pas de risque ou très peu. Tu poses pas de questions, tu cherches pas à

savoir qui seront tes compagnons, tu les conduis en lieu sûr et, dans quelques jours, tu recevras ton cinquante mille dollars.

– Quand aura lieu le coup ?

– Tu questionnes trop que je te dis. Je ne te préviendrai que quelques heures à l’avance. Tout ce que je te demande, c’est de te tenir à ma disposition. Alors, c’est entendu, je compte sur toi ?

Bourdon se leva.

– J’aime pas bien ça... mais si j’ai bien compris, j’ai pas le choix.

Eddy ricana :

– Mais oui, tu as toujours le choix, mon Raymond. Tu acceptes et tu touches cinquante mille. Tu refuses... et, à ce moment-là, tu en sais trop long. Il faudrait que je sois bien assuré que tu ne parles pas.

Bourdon n’avait pas besoin qu’on lui fasse un dessin, il avait fort bien compris que s’il refusait, il venait de signer son arrêt de mort.

\*

Tout semblait se dérouler normalement. Bourdon, au volant d'une grosse voiture Packard noire dans laquelle s'étaient engouffrés trois hommes, suivait de loin l'automobile blindée.

Une autre voiture, dans laquelle se trouvaient quatre hommes, le séparait de celle qui transportait les fameux bijoux.

– Te fais pas remarquer. Bientôt, on va prendre une petite route peu fréquentée. Faudra te tenir sur tes gardes. Ce ne sera plus bien long, fit le type qui semblait diriger l'opération.

Et en effet, quelques instants plus tard, un vieux camion, sortant d'une route de traverse, sembla manquer de freins et frappa la seconde voiture durement, dans le côté.

Habilement, Bourdon contourna les voitures accidentées.

– Appuie sur le champignon. Fais ça vite, va couper l'autre voiture !

L'automobile fonça, dépassa la voiture blindée et, brusquement, Bourdon appliqua les freins et donna un violent coup de volant.

La voiture blindée dut s'arrêter pour éviter l'accident. Déjà, les trois hommes assis derrière Bourdon s'étaient élancés sur la route. L'un d'eux avait une mitrailleuse, les deux autres, des revolvers.

On força le conducteur à descendre. Bourdon entendit un coup de feu. Il venait de l'intérieur de la voiture. Le complice des criminels avait abattu l'autre garde.

Mais l'homme n'était pas mort et il fit feu à son tour. Un des complices de Bourdon tomba. La mitrailleuse crépita. Les hommes s'écrasaient comme des mouches.

– Mais qu'est-ce qui se passe ? se demanda Bourdon. Pourquoi tout ce massacre ?

Enfin, le seul homme qui était encore debout, celui qui tenait la mitrailleuse s'approcha en courant de la voiture, ouvrit la portière et grimpa à l'arrière. Il tenait à la main une valise noire de

forme rectangulaire.

– Envoye, christ ! Embraye, qu'est-ce que t'attends ? La parade de la Saint-Jean-Baptiste ?

La voiture démarra en trombe.

– Où est-ce qu'on va ?

– File tout droit, je t'indiquerai le chemin.

– Pourquoi les avez-vous tous tués ?

– Penses-tu qu'Eddy allait séparer toute cette fortune entre cinq ou six hommes, tu rêves, mon gros. Deux, c'est assez.

– Deux ?

Soudain, Bourdon comprit. Lui aussi allait être tué. Tous les témoins du vol seraient éliminés. Mais, s'étant sans doute rendu compte qu'il avait trop parlé, l'assassin expliqua :

– Quand je dis deux..., ce sera trois, Eddy, toi et moi.

Mais Raymond n'était pas dupe. L'homme allait lui dire où le conduire, mais il savait que jamais il n'arriverait à destination.

Contrairement à ce qu'il avait affirmé à Eddy,

il avait un revolver et, avant de se rendre au rendez-vous, il l'avait glissé dans la poche intérieure de son veston.

Tout en conduisant habilement, il sortit le revolver sans attirer l'attention de l'homme assis à l'arrière. Tout à coup, Raymond cria :

– Nous sommes suivis, une grosse voiture, regarde ! Prends ta mitrailleuse !

Avec la vitesse de l'éclair, l'assassin se mit à genoux sur la banquette arrière afin de mieux voir. Il n'eut même pas le temps de jeter un coup d'œil sur la route.

La balle, tirée par Raymond lui perfora la nuque juste entre les deux oreilles. Elle dut frapper un os de la boîte crânienne car elle ressortit par la tempe gauche pour aller se perdre dans le toit de l'automobile.

Bourdon avait considérablement ralenti la vitesse de sa voiture. Il vit son comparse glisser doucement du siège. Un fluide rouge foncé coulait de ses cheveux et se répandait dans son cou. Enfin, l'homme s'affala complètement entre

les deux sièges.

Raymond jeta un coup d'œil dans son rétroviseur. Il n'y avait personne sur la route. Il stationna sur l'accotement, descendit, ouvrit le coffre arrière et en sortit une couverture. Quelques secondes plus tard, en le tirant par les pieds, il glissa le cadavre hors de la voiture, l'enveloppa dans la couverture, puis, le soulevant à bout de bras, il le hissa dans la malle arrière, força les genoux de sa victime à se replier et ferma le coffre.

Bourdon s'arrêta une seconde. Il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front. Comme il allait refermer la portière arrière de la voiture, il aperçut la mallette. Il voulut l'ouvrir, mais elle était sans doute fermée à clef.

« Je m'en occuperai plus tard. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? »

C'était la première fois qu'il commettait un meurtre. Il avait tué un ami d'Eddy.

« Ils vont sûrement me descendre à leur tour. »

Puis soudain, il songea aux bijoux. Il y en

avait pour plusieurs milliers de dollars.

« Non, jamais Eddy ne me tuera avant de savoir ce qui est advenu des bijoux. C'est moi qui le tiens. »

Un sourire narquois au coin des lèvres, il venait de prendre sa décision.

« Première chose, me débarrasser du cadavre, puis cacher la mallette. Ensuite, je rejoindrai Eddy. »

Personne ne savait qu'il était devenu propriétaire d'une ferme à Saint-Amable. Il n'avait aucun voisin immédiat. On ne s'inquiéterait pas de sa présence. Les anciens propriétaires avaient déjà quitté les lieux.

Rapidement, il se rendit à sa ferme. Dans un bâtiment, il trouva une bêche, une pelle, enfin tout ce qu'il fallait pour creuser.

Il alla derrière un des bâtiments et se mit au travail.

Une heure plus tard, Raymond Bourdon revenait dans la métropole. Sans hésiter, il se rendit au club où se trouvait le bureau d'Eddy.

– Je veux voir le patron. Je veux savoir ce qui s'est passé. Dites-lui que je veux lui parler, seul à seul. Je suis Raymond Bourdon.

Eddy devait sûrement attendre cette visite. Il fit immédiatement passer Bourdon dans son bureau.

– Tu as la valise ? Où est Bernie ?

– Mais, je ne sais pas moi. Quand j'ai vu ce qui se passait, j'ai pas attendu, j'ai démarré.

Raymond donna un coup de poing sur le bureau.

– Faut pas me prendre pour un cave. Tu voulais me faire descendre, moi aussi. C'est ça, n'est-ce pas ? Avoue-le, maudit cochon ! Quand j'ai vu Bernie descendre ses complices, j'ai compris. Alors, j'ai pas attendu. Vous êtes une bande d'écoeürants ! Plus jamais je ne travaillerai pour vous, c'est clair ? Ton cinquante mille dollars, tu peux le garder ! Je ne souhaite qu'une chose, c'est que Bernie disparaisse avec la valise.

Eddy était d'un calme extraordinaire.

– Tu as fini ? Maintenant, reprends ton sang-

froid. J'ai pas l'habitude qu'on me parle sur ce ton-là. Assis-toi.

– Non, j'ai fini.

Rapidement, Eddy avait ouvert le tiroir de son bureau et tenait un 45 à la main.

– J'ai dit assis, c'est clair ? Tu vas me raconter ce qui s'est passé.

– Comme si vous ne le saviez pas.

– Non, j'ignore tout ! Le seul rapport que j'ai eu, c'est que l'accident que j'avais prévu est arrivé, tout s'est bien passé. Les gardes qui devaient protéger la première voiture n'ont pu continuer la route. Mais ensuite..., qu'est-il arrivé ?

– C'est comme j'ai dit. Vos trois hommes sont descendus. Puis, il y a eu des coups de feu et j'ai vu celui qui s'appelait Bernie descendre tous les autres, ses amis, ses adjoints. Alors, moi, j'ai pas attendu. Je me suis promené un peu dans la ville. Je ne savais plus quoi faire... puis, je suis revenu.

Eddy se leva. Il mit le 45 dans l'étui qu'il portait en bandoulière.

– Le salaud ! Il a voulu m’avoir. Mais ça ne se passera pas comme ça. Retourne à tes activités au club. Je te rejoindrai. Et crains pas, tu seras payé. Laisse la voiture ici. Je m’en occuperai.

– Je ne retourne pas au club, dit Raymond, mais je communiquerai avec vous, disons dans deux jours, pas avant.

Eddy était bien obligé d’accepter. Raymond loua alors la chambre de la rue Saint-Dominique. Il n’osait pas quitter la ville. Eddy était capable de le faire suivre. Il ne voulait pas les mener à la maison de Saint-Amable.

Et soudain, il songea à la voiture. Si Eddy la faisait examiner, il était probable qu’on y trouverait des taches de sang dans le coffre, sur le siège de la banquette arrière, et puis, il y avait la balle qui s’était logée dans le toit.

« Eddy a dû comprendre. Il faut que je prenne la fuite. Il ne faut pas que je reste à Montréal. » Mais déjà, il était trop tard. Eddy avait tout de suite remarqué les taches de sang dans la voiture et la marque laissée par la balle.

« Il m'a menti. Il a dû prendre la fuite. Il ne me rappellera sûrement pas, c'est lui qui a les bijoux, le salaud ! »

Une partie de l'histoire de Raymond était vraie. La police avait découvert les corps des hommes assassinés et trois d'entre eux avaient été abattus par des balles provenant d'une mitrailleuse.

Eddy ne perdit pas une seconde. Il convoqua plusieurs de ses amis à son bureau et leur remit une photo de Raymond Bourdon.

– Je veux que vous me le trouviez. Mais faites vite, car il peut quitter la ville d'une journée à l'autre.

Dès le lendemain, un de ses hommes venait lui apprendre que Raymond Bourdon était dans une des maisons de chambres de la rue Saint-Dominique. C'est Amable, le concierge, qui l'avait reconnu.

– Et vous pouvez vous fier à ce vieux-là. Il trahirait sa propre mère pour une poignée de trente sous.

Eddy se rendit seul à la maison de la rue Saint-Dominique. Raymond Bourdon était sorti. On imagine sa surprise lorsqu'en entrant dans son appartement, il trouva son « patron », revolver au poing, assis sur le lit.

– Salut Bourdon ! T'as oublié de me téléphoner ?

– J'allais le faire. Comment avez-vous su que...

– T'inquiète pas, j'suis toujours bien renseigné. Où sont les bijoux ?

– Les... les bijoux ? bégaya Bourdon. Mais vous n'avez qu'à poser cette question à Bernie !

– Bernie a été tué dans la voiture ! Ne mens surtout pas ! Ce que tu as fait du cadavre, je m'en fous ! Ce que je veux, ce sont les bijoux.

Raymond comprit qu'il était inutile de mentir. Mais c'est lui qui, présentement, tenait le gros bout du bâton.

– Les bijoux sont en lieu sûr ! Jamais tu ne les trouveras, Eddy et si tu les cherches, tu vas t'attirer des tas d'ennuis... Moi, ce n'est pas la

même chose. Je peux les récupérer en tout temps. Il s'agit de s'entendre sur le prix. C'est pas cinquante mille dollars qu'il me faut... Il va falloir que t'ajoutes un zéro.

Eddy serra les poings.

– Je te forcerai bien à me dire où tu les as cachés !

Raymond, sûr de lui, éclata de rire.

– Même si je te le disais, tu ne pourrais rien faire, absolument rien. Tu aurais le Manchot entre les jambes !

– Le Manchot ?

– Oui, je sais que tu as très peur de lui !

Eddy brusquement pâlit.

– Ne me dis pas que tu as remis la valise à la poupée blonde qui...

Raymond ne répondit pas. Il déclara d'un ton sans réplique :

– Cinq cent mille, Eddy, et je te conseille de te procurer l'argent au plus tôt, moi aussi, j'ai des amis dans le milieu et il y en a qui seront peut-

être intéressés à m'offrir plus que ça. Maintenant, excuse-moi, je suis occupé. Je te conseille de cacher ton « pétard », ça ne me fait pas peur du tout.

Lentement, Eddy se leva.

– Cinq cent mille dollars, murmura-t-il, et tu me remets la valise ?

– Oui. Plus que ça, tu te rendras compte qu'elle n'a même pas été ouverte. J'ai pas eu le temps de forcer la serrure.

Eddy songea à Candy.

– Mais une autre peut l'avoir fait, pas vrai ?

– Mais non, t'inquiète donc pas. J'attends de tes nouvelles, Eddy.

Le meneur de gang sortit. Pour lui, l'affaire était claire. Candy, cette fille qui était devenue femme-détective, laisserait sûrement tomber le Manchot si Bourdon lui offrait la fortune.

« Elle est connue dans le milieu, c'est pas un ange ! Il faut que je lui tende un piège ! Il faut qu'elle soit en mauvaise posture, alors elle n'aura plus qu'une idée, prendre la fuite. On n'aura qu'à

la suivre pour récupérer le magot ! Mais oui, c'est ça... et ensuite, on trouvera cette Candy... morte..., suicidée... Amable le p'tit vieux... il va m'aider... et toi, Bourdon, tu fais mieux de dire tout de suite ton acte de contrition ! »

Un plan diabolique commençait à germer dans son esprit.

« Je vais leur montrer, à tous, qu'on ne se moque pas d'Eddy sans avoir à payer la note. »

## VI

### *Libérée*

La porte du bureau du sergent-détective Jolicœur s'ouvrit brusquement. Bernier entra en vociférant.

– Qu'est-ce qui se passe ici ? Qui vous permet de transgresser mes ordres ? Jolicœur, vous êtes suspendu de vos fonctions immédiatement, vous entendez ?

Jolicœur n'avait même pas bougé de son fauteuil. Il ne semblait pas du tout impressionné par son chef.

Le Manchot se retourna :

– Bonsoir, inspecteur !

Bernier répliqua vertement :

– C'est pas à vous que je parle !

Le Manchot se pencha alors vers l'avocat Granger :

– Curieux, n'est-ce pas ? Il est de la même humeur, la nuit comme le jour. C'est à cause de lui qu'on dit souvent des policiers qu'ils sont des chiens enragés !

Bernier avait fort bien entendu le sarcasme, mais en serrant les poings, il demanda :

– Qu'est-ce que vous dites ?

– Je m'adressais à mon avocat, ça ne vous regarde pas, inspecteur !

Jolicœur, enfin, se leva et alla chercher un fauteuil qu'il avança près de ceux de Dumont et de Granger.

– Si vous voulez bien vous asseoir, inspecteur, j'allais vous demander de vous joindre à nous.

Mais têtu, Bernier resta debout.

– Vous deux, passez dans mon bureau, ordonna-t-il au Manchot et à son avocat. Quant à vous, vous ne semblez pas avoir compris, vous êtes suspendu.

Jolicœur, lentement, retourna à son fauteuil :

– Je croyais que vous aviez dit ces paroles sans réfléchir, inspecteur, mais puisque vous y tenez, tant pis. J’ai deux témoins. Il vous faudra prouver que je vous ai désobéi. Je me demande lequel de nous deux sera blâmé par le comité de discipline.

– Taisez-vous, hurla l’inspecteur. Vous ne faites qu’empirer la situation.

– Vous m’avez confié l’affaire Bourdon. Vous avez arrêté mademoiselle Varin sans attendre les premiers résultats de l’enquête. Vous traitez Robert Dumont comme un criminel. Alors, j’ai jugé qu’il était de mon devoir d’intervenir. J’ai accompli mon travail en enquêtant sur la mort de Bourdon. J’ai la certitude que mademoiselle Varin n’est pas coupable, que vous semblez vouloir accumuler les gaffes. Eh bien, tant pis pour vous ! Nous nous retrouverons devant le bureau de discipline.

Jolicœur ramassa quelques dossiers sur son bureau. Il se préparait à sortir.

– Attendez, sergent. S’il y a du nouveau, pourquoi n’avez-vous pas fait votre rapport ?

– Pardon, j’ai voulu, mais vous aviez ordonné qu’on ne vous dérange pas, pour aucune considération. Vous attendiez Robert Dumont et ne vouliez recevoir personne d’autre.

Bernier se mordit les lèvres. Il avait la figure aussi rouge qu’un député libéral qui vient de perdre son dépôt. Enfin, il réussit à murmurer :

– Ne peut-on causer, seul à seul, durant quelques instants.

Jolicœur fit signe au Manchot et à son acolyte de ne pas bouger.

Le sergent, se dirigeant vers la sortie, passa devant son supérieur. Maintenant, les deux hommes étaient face à face. Pour une fois, l’inspecteur allait être obligé de plier, de s’excuser devant des hommes qu’il détestait.

– Vous me connaissez, sergent, fit Bernier en s’efforçant de rire, je m’emporte facilement, mes paroles dépassent souvent ma pensée. Quand je donne des ordres, je veux qu’on m’obéisse, mais

il est vrai que je vous avais confié l'affaire. Si vous avez reçu des rapports contradictoires, si vous avez cru bon interroger... ce Manchot en rapport avec le tournant que cette cause vient de prendre, c'est différent.

Et enfin, il se laissa tomber dans le fauteuil qui l'attendait déjà depuis un moment.

– Je ne vous souhaite jamais de devenir chef de cette escouade. Vous aussi, vous perdrez les pédales. Vous vous préparez à passer une soirée tranquille à vous reposer, des hommes sont en congé, d'autres se disent malades, vous tentez d'en rejoindre plusieurs, c'est impossible et vous devez rentrer au travail, même si vous venez de passer huit heures à votre bureau et...

Le Manchot, abusant de la situation, lui coupa la parole.

– Écoutez, moi aussi, j'ai besoin de sommeil. Selon le sergent, une de mes employés est gardée illégalement dans vos cellules, alors, cessez vos jérémiades, je les ai entendues pendant plus de 20 ans, et venons-en au fait.

Le sergent retourna derrière son bureau.

– J’allais raconter toute l’affaire à monsieur Dumont quand vous êtes arrivé en coup de vent. Alors, si vous voulez bien écouter... en silence.

Il conta au Manchot comment les policiers avaient fait la découverte du corps de Raymond Bourdon et il parla de l’arrestation rapide de Candy. Jolicœur cependant avoua :

– Si j’avais été à la place de l’inspecteur, j’aurais probablement fait la même chose. J’aurais fait arrêter Candy, mais je serais demeuré sur les lieux pour attendre la fin de l’enquête.

Il prit un des rapports qui se trouvaient sur son bureau.

– Le médecin légiste, lorsqu’il a pu mieux examiner le cadavre, s’est rendu compte que Bourdon avait une blessure à la tête, une blessure assez grave et qui a été faite plusieurs minutes avant la mort de la victime. Le coup, tiré à bout portant, a tué instantanément Bourdon. Pourtant, le sang a coulé passablement de cette blessure. Il faudrait donc admettre que Candy est entrée dans

l'appartement, a frappé sa victime, et ce n'est que plus tard qu'elle l'a tuée. Pourquoi ?

Bernier fit une supposition :

– Peut-être cherchait-elle quelque chose dans l'appartement ?

– J'y ai pensé, pourtant, rien n'avait été déplacé. Vous avez retrouvé l'enveloppe contenant une sorte de journal de Bourdon. Candy l'aurait prise. Ce n'est pas tout. Nous avons retrouvé ses empreintes sur la poignée de porte, sur son arme, mais nulle part ailleurs. Et ce n'est pas tout. Un de nos hommes a rencontré un voisin. Oh, il n'a pas raconté grand-chose. Mais il a vu Candy entrer dans la maison et, environ une minute plus tard, il a entendu le coup de feu. Ça contredit donc le rapport du médecin légiste, si mademoiselle Varin est coupable.

Personne ne parlait.

Jolicœur prit un autre rapport :

– Le tapis de la chambre. Il est usé, c'est vrai, mais Amable, le concierge, a affirmé qu'il avait passé la balayeuse durant l'après-midi. Or, de

chaque côté de la porte, nous avons trouvé des marques laissées par des souliers d'hommes. Nous avons examiné les souliers de la victime. Ces marques ont été laissées par deux autres personnes qui se sont tenues en faction de chaque côté de la porte durant quelques minutes. Cette découverte tend à corroborer la version de mademoiselle Varin.

– On aurait dû me remettre ces rapports, murmura Bernier.

Le sergent poursuivit :

– Enfin, il y a les heures. On a téléphoné à la police, une minute à peine après qu'Amable eut entendu le coup de feu. Les policiers ont mis cinq minutes pour se rendre à la maison. Amable a tenté de nous faire croire qu'il était pour nous appeler à l'instant où nos policiers sont entrés. Je ne l'ai pas cru. Qui donc a téléphoné et pourquoi la voix a-t-elle refusé de s'identifier ? Avec Vézina, j'ai interrogé à nouveau Amable. Sitôt que la porte d'entrée s'ouvre, une cloche sonne dans sa loge. Pourtant, il affirme ne pas avoir vu passer Candy, trop absorbé qu'il était par son

émission de télévision. Ça ne tient pas debout. Je suis persuadé qu'il a vu passer Candy, qu'il l'a probablement dirigée vers la chambre de Bourdon...

– C'est d'ailleurs ce qu'elle m'a affirmé, déclara l'avocat Granger.

Le sergent continua :

– Et enfin, la question la plus troublante est celle-ci. Selon le médecin légiste, Bourdon a été assommé et ce n'est que plus tard qu'on l'a tiré à bout portant. Ça, on l'admet. Alors, qui donc a pu frapper Candy ? Oh, je sais, vous allez dire que c'est elle-même qui s'est frappée à la tête pour faire croire à une bataille. Elle n'a pu se frapper qu'avec la crosse de son revolver.

Jolicœur se leva, prit son revolver et le tendit à Bernier.

– Levez-vous inspecteur, je veux procéder à une petite expérience. Prenez mon revolver. Faites mine de tirer... voyez la façon dont vous tenez le revolver..., maintenant, empoignez l'arme comme si vous vouliez vous frapper à la

tempe.

Bernier prit le revolver à pleine main, n'appuyant plus ses doigts sur la gâchette.

– Maintenant, regardez votre main..., regardez le revolver. Vos empreintes digitales apparaîtraient à deux endroits entièrement différents, n'est-ce pas ? Or, les empreintes de mademoiselle Varin sont très claires, très nettes, il n'y a qu'une seule série sur l'arme, pas deux. Curieux, n'est-ce pas ? Non seulement elle n'a pas pu se frapper avec son revolver, mais mademoiselle Varin, qui doit se servir assez régulièrement de son arme, avait pris la peine de l'essuyer parfaitement pour y effacer toutes les empreintes qu'elle avait pu y laisser dernièrement. C'est tout comme si elle avait voulu dire aux policiers : « Examinez bien l'arme, vous verrez, c'est moi qui l'ai tué. Mes empreintes y sont bien imprimées, très clairement. »

Jolicceur se tut. Les yeux de Granger et du Manchot se tournèrent du côté de l'inspecteur Bernier. Ce dernier hésitait à tirer les

conclusions. Enfin, il ouvrit la bouche.

– Évidemment, si j'avais eu tous ces rapports en main, je n'aurais pas agi de la même façon. Mais vous n'allez quand même pas me reprocher d'avoir fait arrêter une personne qu'on trouve seule avec une victime, qui a de bonnes raisons pour tuer cet homme et que tout accuse à première vue. Après tout, Candy est un témoin important. Je n'ai fait que mon devoir.

Cette fois, ce fut Granger qui prit la parole.

– Et maintenant, votre devoir est de la faire libérer immédiatement, inspecteur.

Bernier avait repris son calme.

– Un instant, maître. Mademoiselle Varin a refusé de répondre à mes questions. Robert Dumont, d'après le journal de Bourdon, aurait également fait des menaces à la victime. Je veux tirer cette affaire au clair.

Le sergent demanda :

– Voulez-vous que je fasse venir mademoiselle Varin ?

– Ici ?

– Évidemment, fit Jolicœur, puisque c'est moi qui ai charge de l'enquête. Mais vous pouvez assister à l'interrogatoire, inspecteur.

Bientôt, Candy parut. Elle poussa un profond soupir de soulagement en apercevant le Manchot. Dumont se leva et laissa son fauteuil à son assistante. Jolicœur voulut sortir pour aller chercher une autre chaise, mais le Manchot l'arrêta.

– Laissez, je préfère rester debout. Assis, je m'endors trop. Ça m'arrivait régulièrement quand j'avais à écouter les sermons de l'inspecteur.

Jolicœur lui lança un regard sévère :

– Dumont, je vous en prie, ne compliquez pas la situation. Vous pouvez poser vos questions, inspecteur.

Candy, avant de répondre, jetait toujours un coup d'œil à Granger. Si ce dernier avait à s'objecter, elle refuserait de parler.

Elle raconta ses aventures passées avec Bourdon, la réapparition de celui-ci dans sa vie, la tentative de chantage et l'intervention du

Manchot.

Cette fois, Bernier se tourna du côté du détective privé.

– Alors, c'est vrai, vous lui avez fait des menaces ? Vous l'avez même frappé ?

Dumont haussa les épaules :

– J'ai dit à Bourdon que les maîtres chanteurs ne me faisaient pas peur, que j'avais plusieurs cordes à mon arc pour prendre au piège ceux qui exerçaient ce vil métier et que, s'il ne laissait pas Candy en paix, il se retrouverait à l'ombre pour plusieurs années. Si vous appelez ça des menaces, inspecteur, je ne m'y objecte pas. Si je l'ai frappé, c'est qu'il m'avait insulté. Vous en auriez fait autant.

Enfin, Candy parla de l'appel qu'elle avait reçu.

– Pour cinq cents dollars, je croyais me débarrasser définitivement de lui. J'ai donc décidé d'aller au rendez-vous. J'aurais dû tenter de rejoindre Robert..., monsieur Dumont, se reprit-elle. J'ai agi comme une tête de linotte.

Pourtant, je me doutais qu'il pouvait y avoir un certain danger, car j'ai pris mon revolver. En arrivant à la maison de chambres, j'ai entendu sonner une cloche lorsque la porte s'est ouverte. Un petit vieux est apparu dans l'ouverture de la porte et m'a demandé ce que je voulais. Quand j'ai nommé Bourdon, il m'a donné le numéro de la chambre et il a ajouté : « Je sais qu'il vous attend. » Je suis montée, j'ai frappé, on m'a dit d'entrer et c'est tout. J'ai reçu un coup à la tête et quand j'ai repris connaissance, la police était là. C'est tout ce que je sais.

– Et vous, Manchot, où étiez-vous ce soir ?

– J'ai passé toute la soirée avec des amis. J'ai un alibi parfait, mon cher inspecteur. Vous désirez des noms ?

Bernier ne répondit pas. Il se tourna du côté de son assistant :

– Avez-vous d'autres questions à poser, sergent ?

– Aucune.

L'inspecteur Bernier se leva.

– Vous pouvez partir, dit-il à Candy, vous aussi, Manchot. Cependant, je vous demanderais de demeurer à la disposition de la police, ne quittez pas la ville sans me prévenir, autrement, il pourrait vous en coûter cher.

– Allons, pas de menaces, inspecteur, fit le Manchot. Vous n’avez rien contre moi et vous ne m’empêcherez pas de travailler. Quant à Candy, elle suivra à la lettre les conseils de son avocat.

Avant de sortir, le Manchot serra la main de Jolicœur.

– Merci, murmura-t-il.

– Vous n’avez pas à me remercier, je n’ai fait que mon devoir.

– Si jamais Bernier porte une plainte contre vous, vous pourrez m’appeler comme témoin.

– Je n’ai besoin de personne pour me défendre.

Bernier cherchait à saisir quelques bribes de la conversation, mais les deux hommes parlaient à voix très basse.

Le Manchot, son assistante et l’avocat

sortirent du bureau. Bernier regarda longuement son adjoint, puis il comprit qu'il serait inutile de recommencer à l'enguirlander. L'inspecteur avait perdu la première manche.

« Oh, mais ce n'est pas terminé. C'est une guerre à finir entre Jolicœur et moi. Il faut absolument que je le fasse changer d'escouade. »

Quant au sergent, il songeait :

« Avant longtemps, je l'obligerai à prendre sa retraite. Il n'est plus capable de diriger son escouade. »

Une fois sortis de la centrale de police, le Manchot demanda à Candy :

– Comment te sens-tu, préfères-tu que je te conduise à l'hôpital ?

– Pas du tout, deux aspirines et mon mal de tête passera. Je veux rentrer chez moi et me reposer.

– Comme tu voudras. Ta voiture est restée rue Saint-Dominique ?

– Oui, mais je n'irai la prendre que demain. Si vous voulez bien me reconduire, Robert, je vous

en serai reconnaissante.

Mais aussitôt, le jeune avocat intervint :

– Laissez Dumont, je vais le faire. Je veux causer avec ma cliente.

En vérité, il trouvait Candy fort aguichante et il avait toujours voulu se trouver seul avec la jolie femme-déetective.

– Moi aussi, j’ai à lui parler, Granger. Allez vous reposer, s’il y a du nouveau, je vous tiendrai au courant.

L’avocat n’insista pas, mais il était déçu. Candy monta dans la voiture du Manchot qui fila rapidement vers le nord de la métropole.

Candy demanda :

– Allons-nous enquêter sur la mort de Bourdon ? Après tout, on a voulu me tendre un piège. Qui l’a assassiné ? Pourquoi a-t-on cherché à me faire accuser ?

Mais le Manchot répondit :

– Laissons Jolicœur se débrouiller avec cette affaire. Nous avons suffisamment d’enquêtes en

cours, présentement. Si jamais la situation se complique pour toi, à ce moment seulement, nous interviendrons.

Lorsque la voiture s'arrêta devant la porte du petit logis de Candy, la jolie blonde invita le Manchot à entrer pour prendre un dernier café.

– Je te remercie, mais il est très tard. Je préfère aller me reposer, je veux être en forme demain matin. Quant à toi, si tu as encore mal à la tête, ne rentre pas demain au bureau.

– Ne vous inquiétez pas, Robert, je serai à mon poste. Cependant, si je vais chercher ma voiture, il se peut que j'accuse quelques minutes de retard.

Si le Manchot avait su ce qui allait se passer, il aurait accepté l'invitation de Candy. Mais il démarra aussitôt. Candy regarda la voiture s'éloigner, sortit sa clef de son sac à main, monta l'escalier et ouvrit la porte de son petit appartement. Elle allongea le bras et sa main toucha le commutateur. Les lampes du salon s'allumèrent. Candy faillit pousser un cri. Là, installé dans un fauteuil, revolver au poing, se

trouvait un homme qu'elle ne connaissait pas.

– Entrez, entrez, mademoiselle Varin, je vous attendais avec impatience. Déposez votre sac sur la table.

– Mais qui êtes-vous ? Qui vous a permis de...

L'homme se leva lentement et tout en surveillant Candy, il alla refermer la porte.

– Approchez-vous du mur, dit-il. Les mains en l'air. Appuyez vos deux mains contre le mur, jambes écartées...

– Dites donc...

– Obéissez !

Candy, tout en prenant la position indiquée, demanda :

– Vous êtes de la police ?

Déjà, les mains de l'inconnu se promenaient sur son corps. Il voulait vérifier si elle n'avait pas dissimulé un revolver sur elle.

– Je ne suis pas armée, vous le voyez bien. Cessez de me tâter partout. Vous êtes un maniaque, quoi ?

L'homme s'était retourné. Il jeta un coup d'œil dans le sac à main de l'assistante du Manchot puis, apparemment satisfait, il ordonna :

– Vous pouvez vous retourner et vous asseoir, nous allons causer.

– Merci de la permission, ricana Candy. Ne vous gênez pas, faites comme si vous étiez chez vous.

Elle se laissa tomber sur le large divan pendant que l'inconnu s'assoyait dans le fauteuil qui lui faisait face.

– Si vous voulez coopérer, mademoiselle Varin, cette entrevue sera très courte et elle pourra vous rapporter... dix mille dollars, sans aucun impôt, payables en argent. Vous n'avez qu'à me dire où se trouve la valise !

– La valise ? Mais quelle valise ? Êtes-vous bien certain que vous ne vous êtes pas trompé d'adresse ?

– Pas du tout. Vous savez où Raymond Bourdon a caché la valise. Il était prêt à séparer avec vous une part du butin. Maintenant que

Raymond n'est plus, vous êtes la seule à pouvoir me renseigner.

Candy voulut se lever, mais l'homme fit un signe avec le revolver et elle comprit qu'elle ne devait pas bouger.

– Il y a un malentendu quelque part, fit la jolie blonde. J'ignore de quelle valise vous voulez parler. Jamais Raymond Bourdon ne m'a offert de partager un butin, comme vous dites.

Mais le type ne se laissa pas décourager.

– Ça ne prend pas, dit-il. Raymond a avoué lui-même que vous étiez la seule personne au courant de l'endroit où il avait caché la valise., Bourdon était un assassin et un traître. Nous nous sommes occupés de lui.

Cette fois, l'homme se leva et fit un pas en direction de Candy.

– Raymond m'en a conté fort long sur vos amours. C'est ce qui m'a permis d'écrire ce petit journal. Oh, les spécialistes pourront analyser la signature s'ils le veulent. Grâce à un petit appareil à dessin, la véritable signature a été

reproduite au bas de la feuille. On n'a eu qu'à suivre les lignes. Tout vous accuse, votre arme, la confession de Bourdon, votre histoire abracadabrante de chantage qu'on ne voudra jamais croire et, ensuite, il y aura les témoins.

– Les témoins ? Quels témoins ?

– Ceux qui iront dire à la police qu'ils vous ont vue entrer dans la chambre quelques secondes seulement avant le coup de feu. Jamais on ne croira en votre innocence.

Candy réfléchissait rapidement.

– Et si je parle, vous pourriez me faire innocenter, je suppose ?

– Facilement. Je sais qui a tué Bourdon. Un tueur à gages qui aurait tout intérêt à disparaître. Je n'ai qu'un mot à dire et la police recevra un colis fort intéressant, le cadavre d'un homme et sa confession.

Il se pencha sur l'assistante du Manchot :

– Vous voyez, c'est facile pour vous, un mot, un seul, vous me dites l'endroit où sont cachés les bijoux, vous touchez dix mille dollars et la police

ne vous inquiète plus. Le cas Raymond Bourdon sera classé.

– Ce que vous ignorez, fit Candy, c'est que la police a dû me relâcher, les preuves que l'on possédait contre moi sont nettement insuffisantes...

– Pour le moment, oui, mais quand les témoins auront parlé, on ne pourra plus douter de votre culpabilité. Allons, soyez belle joueuse. Raymond Bourdon vous aurait harcelée toute votre vie et jamais il ne vous aurait donné un si gros montant d'argent.

Candy allongea la main, prit son sac, sortit une cigarette et calmement, elle l'alluma.

– Je vous remercie de m'avoir renseignée, dit-elle. Je sais maintenant que cette valise contient des bijoux, bijoux probablement qui ont été volés. Raymond Bourdon vous a joué dans le dos, il a caché les bijoux quelque part et pour vous endormir, il vous a laissé croire que j'étais au courant de la cachette. Alors, vous, en idiot, sans même vérifier s'il disait la vérité, vous le supprimez et vous me tendez un piège. Prise à la

gorge, vous croyez que je parlerai, mais voilà, jamais Raymond Bourdon ne m'a dit un mot de cette fameuse valise. Jamais il ne m'a dit où il l'avait cachée. Vous saviez que dans l'enveloppe, contenant son journal ou sa confession, il y avait une clef de casier ?

L'inconnu éclata de rire :

– Évidemment, que je le sais, c'est moi qui l'y ai mise. Les policiers trouveront de fort jolies photos dans ce casier, des photos suffisamment compromettantes pour faire perdre la tête à une femme qui craint pour sa réputation.

Il jeta un coup d'œil à sa montre.

– Assez de temps perdu, ne jouez plus à l'enfant. Vous savez où est votre intérêt.

– Et si je refuse de parler ?

– Tu es très belle, tu sais. Ce serait regrettable d'abîmer une si jolie figure avec du vitriol. Ça marque pour la vie.

Brusquement, il avança la main et saisit un des seins de Candy.

– Et que dirais-tu si on abîmait ta jolie

poitrine ? Tu parleras, je ne suis pas inquiet. Mais tu sais ce qui t'arrivera par la suite si tu t'obstines dans ton refus ? On trouvera ton corps dans un précipice. Quelqu'un ira dire à la police qu'il t'a vue plonger dans le gouffre... ou encore, tu pourrais te jeter devant une rame du métro. Plusieurs se suicident de cette façon-là. Pour la police, tout serait clair. « La jolie Candy Varin tue son ex-mari et se suicide. » Voilà ce qui t'arrivera si tu repousses ma proposition.

Candy en avait assez. Elle se leva et alla écraser sa cigarette dans un cendrier.

– Comprenez donc, tête de buse, que Raymond s'est moqué de vous. Jamais je n'aurais accepté de devenir sa complice et il le savait fort bien. Jamais il ne m'aurait confié son secret.

– Bon, puisque tu t'entêtes, tant pis.

Il prit le court manteau que Candy avait jeté sur le divan.

– Enfile ça, tu viens avec moi. Allons, obéis ! Et il la menaça avec son revolver. Candy prit le petit manteau, enfila une manche, puis se

retourna :

– Voyons, fit-elle avec impatience, maudit manteau, je ne rejoins jamais l'autre manche. C'est comme ça quand on est trop forte du buste.

Candy sentit que l'homme s'approchait. Il souleva le manteau de la jolie fille. La grassouillette blonde, experte en arts martiaux, se retourna avec la rapidité de l'éclair. Elle frappa durement son adversaire à l'avant-bras droit et le revolver tomba au tapis. De sa main gauche, Candy poussa sur l'homme. Il perdit l'équilibre et par un croc-en-jambe bien appliqué, elle le fit s'allonger de tout son long. L'homme voulut se relever, mais il vit le pied de Candy approcher à une vitesse fulgurante. Elle allait le frapper à la figure. Il eut tout juste le temps de faire un mouvement de côté et le pied de la fille le frappa à l'épaule. Il était à demi conscient.

Profitant de son avantage, Candy se retourna et aperçut le revolver, là, à quelques pieds d'elle. Elle voulut se pencher pour le ramasser.

L'inconnu cependant, s'était mis à genoux. À sa droite se trouvait un cendrier sur pied. Il saisit

la soucoupe en verre épais et la lança de toutes ses forces au moment même où Candy se saisissait du revolver.

Frappée à la tempe, elle vit une multitude de chandelles comme une danse nouvelle. Les murs se mirent à tourner, elle voulut se retenir au divan, mais elle glissa au tapis, inconsciente.

« Ouf, elle a failli me mettre hors de combat, pas facile, la fille. »

L'homme se rendit à la fenêtre, l'ouvrit et siffla. En bas, une ombre sortit d'une voiture. Il était facile de repérer l'appartement de Candy, à cette heure de la nuit, c'était la seule pièce où il y avait encore de la lumière.

Après avoir fait des signes à son comparse, l'assaillant de Candy alla ouvrir la porte et lorsqu'il entendit des pas dans l'escalier, il s'avança :

– Pas de bruit.

– Elle a parlé, monsieur Eddy ?

– Non. Elle a même cherché à se défendre et il m'a fallu la frapper. On va la transporter dans la

voiture.

Le type qui venait d'entrer était un colosse et avait une figure de tueur.

– Je me charge d'elle. Surveillez la rue, vous me ferez signe. Vous avez eu le temps de fouiller l'appartement ?

– Oui. La valise n'est pas ici.

– Qu'allez-vous faire d'elle ?

– Faudra la faire parler, peu important les moyens. Ensuite, on s'en débarrassera.

– Si vous la tuez, vous aurez le Manchot sur votre dos pour le reste de vos jours.

– T'inquiète pas, fit Eddy avec un sourire sadique. Les policiers sont persuadés que Candy est une criminelle, qu'elle a tué son ex-amant. Eh bien, quand elle aura causé, aussitôt que le métro se remettra en marche, aux petites heures du matin, on trouvera une station peu achalandée et elle se précipitera devant la rame.

Le colosse se mit à rire :

– J'veux pas manquer ça. Surveillez la rue, je

me charge du paquet.

Il entra dans l'appartement, se pencha sur Candy.

« Un maudit beau corps ! Eddy devrait me permettre de m'amuser un peu avec elle, c'est sûrement meilleur qu'une poupée gonflable. »

Comme s'il s'était agi d'un fétu de paille, il souleva Candy et la plaça sur son épaule. À ce moment-là, il la sentit bouger. Elle recouvrait ses sens et voulait se dégager.

« Bouge pas bébé ! C'est mieux pas ! »

Il lui mit sa grosse main sale sur la bouche pour l'empêcher de crier et descendit rapidement l'escalier. Eddy s'en était déjà retourné à la voiture. Le colosse attendit dans la porte avec son « paquet » et quand le chef lui fit signe, il traversa la rue en vitesse, lança Candy sur la banquette arrière et s'installa à ses côtés.

– Maintenant, jolie Candy, fit Eddy en s'asoyant au volant, en route pour ton dernier voyage !

## VII

### *Un avocat curieux*

Philippe Granger était entré chez lui et, malgré l'heure tardive, le jeune avocat ne parvenait pas à s'endormir.

Il songeait à sa cliente, Candy Varin. Il savait fort bien que si le sergent-détective Jolicœur avait réussi à la faire libérer, l'inspecteur Bernier continuerait à s'acharner contre l'assistante du Manchot.

« J'ai la nette impression qu'elle m'a caché quelque chose. Elle ne me fait pas entière confiance. »

L'avocat n'osait pas s'avouer la vérité. Il avait toujours été attiré par la beauté de Candy. Chaque fois qu'il l'avait rencontrée, elle s'était montrée très cordiale. À quelques reprises, il avait failli

l'inviter à sortir. Mais, tout comme plusieurs employés de l'agence de détectives du Manchot, tout comme de nombreux policiers, il croyait réellement qu'il y avait une liaison entre Robert Dumont et Candy.

« Et c'est normal. Ils sont libres tous les deux. Ils savent fort bien cacher leur jeu, évitant de mêler amour et travail. Mais cette nuit, j'en ai eu la preuve. Dumont a refusé que j'aie reconduire son assistante. Il est probable qu'il est allé terminer la nuit dans ses bras. »

Granger cherchait à chasser ses sentiments de jalousie. Il s'efforçait de ne songer qu'au drame dans lequel Candy était plongée.

« J'aurais dû les suivre de loin, j'en aurais eu le cœur net. Si je me trompais, si réellement il n'y avait rien entre Dumont et son adjointe ? Alors, Candy serait entièrement libre. Elle attend peut-être que je l'invite à sortir, qui sait ? »

Il avait déjà pris un bon verre de cognac. Il s'en versa un second qu'il vida d'un trait. Et ce dernier verre lui donna le courage qui lui manquait.

« J'y retourne. Si le Manchot est là, sa voiture sera stationnée tout près de l'appartement de Candy. »

Il se trouvait ridicule, mais d'un autre côté, personne ne serait au courant de sa démarche. Sa décision était prise. Il sortit de son appartement, retourna au terrain où sa voiture était stationnée, s'installa au volant et fila en direction du quartier Rosemont.

Une vingtaine de minutes plus tard, il passait lentement devant la maison habitée par Candy. Il vit tout de suite qu'il y avait de la lumière dans l'appartement de la jeune fille.

« Dumont doit être là. »

Au bout de la rue, il fit un virage en U et vint se poster devant l'appartement de Candy, mais cette fois, il regardait les automobiles stationnées le long du trottoir.

« La voiture de monsieur Dumont n'est pas là. Il doit être parti et elle est seule. Elle ne dort sûrement pas puisque la lumière est allumée. »

Il se stationna, mais suffisamment loin de la

maison pour ne pas se faire voir. Il resta assis au volant, sans bouger. Il cherchait des excuses.

« Et si monsieur Dumont avait stationné sa voiture plus loin ? S'il était avec elle ? Je peux toujours leur faire croire que je voulais causer avec ma cliente... Dumont me dira que j'aurais pu attendre à demain... Il faut que je me décide. »

Brusquement, il ouvrit la portière.

« Maudite gêne ! Pourtant, je suis capable d'affronter les juges, les jurés et je fonds littéralement devant une femme. Il est temps que ça change ! »

Il ferma violemment la portière. Il jouait le dur, pour se donner du courage. D'un pas décidé, il s'avança vers le logis de Candy. Mais à ce moment précis, il vit la porte s'ouvrir.

Granger, rapidement, se pencha derrière une voiture pour ne pas se faire remarquer.

« C'est un homme... et pas Robert Dumont, il doit habiter un appartement voisin. »

L'homme s'était dirigé rapidement vers une voiture. Granger allait se redresser lorsqu'il vit le

type faire un signe de la main. Cette fois, il aperçut un autre homme qui sortait du même logis.

« Ah çà, mais il transporte quelqu'un ! »

Se glissant le long des voitures stationnées, l'avocat s'approcha suffisamment pour reconnaître Candy, au moment même où l'homme la déposait rudement sur la banquette arrière.

« Mais... mais... on l'enlève ! Bon Dieu, il faut que je fasse quelque chose ! »

Ses jambes étaient molles comme de la guenille. Il pouvait à peine bouger. Mais lorsque la voiture démarra, son courage lui revint. À pas de course, il retourna à sa voiture et la mit immédiatement en marche.

« Il ne faut pas que je les perde de vue. »

Il avait eu le temps de remarquer le numéro de la plaque d'immatriculation de la voiture. L'automobile des ravisseurs venait de s'arrêter à un feu de circulation. Rapidement, Granger nota le numéro dans un calepin. Le feu tourna au vert,

la première voiture s'avança et Granger suivit aussitôt.

« Il faut que je me tienne assez loin, on peut me remarquer. »

Heureusement pour lui, les ravisseurs de Candy, sans doute pour ne pas attirer l'attention, roulaient lentement et, surtout, observaient toutes les lois de la circulation.

L'avocat put donc décrocher le récepteur de l'appareil téléphonique qui se trouvait dans sa voiture. Il possédait le numéro de téléphone de l'appartement du Manchot. Seuls les proches du détective pouvaient l'appeler chez lui. Granger entendit la sonnerie, trois, quatre fois. Le Manchot dormait profondément... ou bien il n'était pas rentré. Enfin, le récepteur fut décroché :

– Allô !

La voix était enrouée et encore tout endormie.

– Dumont, c'est moi Granger, vite, il faut que vous m'aidiez.

– Que se passe-t-il ?

– Candy a été enlevée!

– Qu'est-ce que vous me chantez là ?

La voix du détective avait brusquement changé ?

– Attendez... il faut que je tourne à droite... il ne faut pas que je les perde.

– Mais diable, où êtes-vous ?

– Dans ma voiture, répondit Granger au bout de quelques secondes. En arrivant chez moi, j'ai repensé à toute l'affaire. Je voulais poser certaines questions précises à mademoiselle Varin, alors, j'ai décidé de me rendre à son appartement...

– Vous pouviez lui téléphoner, grogna le détective.

– Non, quand j'interroge un client, j'aime bien l'avoir en face de moi et... ah çà, mais ils tournent en rond ces idiots.

Excédé, le Manchot cria presque :

– Allez-vous m'expliquer ce qui s'est passé ?

– Très simple, j'arrivais près de la maison de

Candy, la porte s'est ouverte. Deux hommes sont sortis, l'un portait Candy qui semblait évanouie.

– Hein ?

– Alors, je les suis depuis ce temps... une seconde..., le numéro de la plaque d'immatriculation, je l'ai noté.

Il le donna au Manchot.

– Vous êtes armé ? demanda le détective.

– Mais non...

– Alors, ne vous faites pas voir. Je saute dans ma voiture, je vous rappelle de là. J'essaierai de vous rattraper. Mais soyez prudent, Granger, vous avez dit tantôt que ces idiots semblaient tourner en rond ! Ils se savent peut-être suivis. À cette heure de la nuit, il est presque impossible de pister une voiture sans se faire remarquer. Votre numéro de téléphone, dans votre voiture, vite...

Le Manchot raccrocha et dut sûrement établir un record de vitesse, car à peine trente secondes plus tard, il avait ajusté sa prothèse, enfilé ses pantalons, un chandail, ses bas et ses souliers. Il prit un veston de cuir dans sa garde-robe et sortit

de la maison.

Il courut jusqu'à sa voiture, la mit en marche, puis composa le numéro que Granger lui avait donné.

– Je suis dans ma voiture. Sur quelle rue filez-vous, présentement ?

– Papineau, en direction nord. Tout à l'heure, nous avons passé sous le boulevard Métropolitain à deux reprises et au même endroit. Nous nous approchons maintenant du boulevard Gouin. Si on emprunte le pont Papineau-Leblanc, on se rendra à Ville de Laval.

– Je tente de vous rejoindre, Granger. Parlez-moi un peu, donnez-moi simplement les changements de direction.

Quelques instants plus tard, l'avocat déclara :

– Nous traversons le pont..., nous allons prendre le boulevard Lévesque qui longe la rivière des Prairies..., direction... est... donc, on ne peut aller excessivement loin.

– Oh, si, fit le Manchot, il y a l'autoroute 18 tout près de là. J'approche, ne vous découragez

pas, je suis rendu au boulevard Métropolitain, au coin de Papineau...

Il y eut un long silence, puis Granger brusquement déclara :

– La voiture ralentit, nous sommes toujours sur le boulevard Lévesque. Ils s'arrêtent... qu'est-ce que je fais ?

– Êtes-vous loin derrière ?

– Oui.

– Arrêtez tout de suite. Vos phares sont éteints, j'espère ?

– Depuis un bon moment. Les hommes doivent être descendus. Je vais aller jeter un coup d'œil, monsieur Dumont et je vous rappelle.

– Dans une dizaine de minutes, je serai là ! Le Manchot raccrocha et appuya à fond sur l'accélérateur.

\*

– Qu'est-ce que vous faites, Eddy ? demanda

le colosse assis près de Candy.

– Nous sommes suivis.

– Hein ? Vous en êtes sûr ?

– Ça fait deux fois que je passe ici et la voiture est toujours derrière...

Au bout d'un moment, Eddy ricana :

– Celui qui nous piste est un imbécile. Il vient d'éteindre ses phares. Il va falloir s'occuper de lui tout de suite.

– Vous savez qui c'est ?

– Non, peut-être un détective. Sûrement pas le Manchot, il n'aurait pas commis une erreur aussi grossière.

La voiture venait de quitter l'île de Montréal, elle s'engageait maintenant dans le secteur de Ville de Laval.

– Cette route qui longe la rivière, elle est tranquille à cette heure-ci. Prépare-toi à descendre quand j'arrêterai. Mais avant, ligote la fille...

– J'suis pas fou, c'est déjà fait, patron, j'ai

arraché une partie de sa robe que j'ai déchirée en lanières... Vous devriez voir les tétons de cette fille...

– T'auras tout le temps de les examiner de près quand nous serons en sécurité. Flanque-lui ton mouchoir dans la gueule ! J'veux pas qu'elle crie.

Une seconde plus tard, le colosse était prêt à descendre de voiture.

– Il est encore loin, il ne te verra pas. Rampe jusqu'à sa voiture et essaie de le surprendre.

– Inquiétez-vous pas.

Eddy quitta la route légèrement. L'accotement était large, il n'y avait pas de fossé, les pelouses des maisons riveraines se rendaient presque jusqu'à la route.

Le colosse descendit avant même que la voiture soit complètement arrêtée. Tel un serpent, il s'avança en rampant sur la pelouse. La lune venait de se cacher derrière les nuages, mais le gros homme avait eu le temps de voir une voiture s'arrêter à quelques centaines de pieds en avant

de lui.

Soudain, il entendit un léger bruit. On venait d'ouvrir la portière et, l'espace de quelques secondes, le plafonnier illumina l'intérieur de l'automobile permettant au colosse de constater qu'il n'y avait qu'un seul occupant.

« Et il vient vers moi, ricana le comparse d'Eddy. »

Il serrait son revolver dans sa main. Il ne voulait pas tuer cet homme.

« Si c'est un policier, je pourrais finir mes jours à la potence, même si on dit que la peine de mort n'existe plus. »

Granger s'avavançait, courbé légèrement pour ne pas se faire voir. Il ne se doutait pas que là, juste derrière la petite haie de cèdres, un homme le guettait.

Il ne vit même pas le colosse bondir. Il sentit une vive douleur à la tête et s'écroula, sans connaissance. Rapidement, l'assaillant se pencha sur lui.

« Il est knock-out ! »

Il courut à la voiture et mit Eddy au courant de la situation.

– Place-le dans le coffre arrière de sa voiture, installe-toi au volant et passe devant.

– On se rend à votre chalet ?

– Oui.

– Je connais le chemin.

– Moi, je te suivrai et, si par hasard on me poursuit encore, je tâcherai de les semer.

Le colosse retourna vers la voiture de Granger. En passant près de l'avocat, il le souleva, le chargea sur son épaule puis, près de l'automobile, il le déposa sur le sol.

L'homme enleva les clefs de contact, alla ouvrir le coffre arrière, y déposa le corps évanoui du jeune avocat, lui replia les jambes et ferma le couvercle. Rapidement, le colosse s'installa au volant, démarra, passa devant la voiture d'Eddy et continua rapidement sa route.

Bientôt, il arriva au chalet situé sur la rive nord de l'île Jésus, dans le quartier Saint-François.

Il alla stationner la voiture à l'arrière, en ouvrit le coffre et se rendit compte que l'avocat avait repris connaissance. Il le sortit de sa fâcheuse position.

– Qui êtes-vous ? Pourquoi...

– Ta gueule ! Les questions, c'est nous qui te les poserons !

À ce moment précis, les phares d'une voiture brillèrent dans la nuit. Bientôt, l'automobile d'Eddy vint se stationner près de celle de Granger.

– Plus personne ne nous a suivis, fit Eddy en descendant.

Il ouvrit la portière arrière :

– Allons, beauté, debout !

Candy, les mains solidement ligotées derrière le dos, un mouchoir enfoncé dans la bouche, descendit péniblement de voiture. Elle sursauta en apercevant le jeune avocat.

Rapidement, Eddy lui enleva son bâillon.

« Maître Granger », murmura la blonde.

– Tu le connais ?

Candy voulut se précipiter vers le jeune Granger.

– Philippe !

C'était la première fois que l'avocat entendait la jolie fille l'appeler par son prénom, un cri qui venait du cœur.

– Tiens, tiens, c'est un ami ? Je m'en doutais.

Eddy lança un trousseau de clefs à son comparse.

– Va ouvrir, je les surveille.

L'avocat demanda rapidement à Candy :

– Qu'est-ce qu'ils vous ont fait ? Puis, avant même qu'elle ait eu le temps de répondre, il se tourna vers Eddy.

– Si vous touchez à un seul de ses cheveux, je vous tuerai, vous entendez ?

Eddy ne put s'empêcher d'éclater de rire.

– Dis donc, la grosse, il me fait trembler ton petit ami. Et moi qui croyais que tu étais amoureuse du Manchot ?

Candy et Philippe échangèrent un long regard. Au même instant, le colosse cria que la porte du chalet était ouverte.

– Passez devant, tous les deux !

Granger, tout en marchant aux côtés de Candy, murmura dans un souffle :

– J’ai prévenu monsieur Dumont, il ne tardera pas.

– Merci... Philippe !

\*

Le Manchot, au volant de sa Camaro, filait en direction de l’est, sur le boulevard Lévesque.

– Ils ne doivent pourtant pas être loin, s’ils se sont arrêtés.

Il n’avait pas reçu d’autres messages de Granger. Il décida de lui téléphoner. Il entendit la sonnerie, mais personne ne répondait.

« Il m’a dit qu’il descendait de voiture pour jeter un coup d’œil. Il ne doit pas être très loin. »

Mais il avait beau regarder autour de lui, de chaque côté de la route, il ne vit aucune trace de la voiture de Granger.

Un drôle de pressentiment envahit le Manchot. « Les ravisseurs ont dû se rendre compte qu'ils étaient suivis. Maintenant, tout peut arriver. »

Soudain, il songea au numéro de plaque que l'avocat lui avait donné.

Il se stationna sur l'accotement.

« S'il est de service toute la nuit, j'ai peut-être la chance de le trouver encore à son bureau. »

Après avoir composé un numéro, il demanda à parler au sergent-détective Jolicœur de l'escouade des homicides.

– Ici Jolicœur, fit enfin la voix sèche du sergent.

– Robert Dumont, j'ai un service à vous demander, sergent, et c'est excessivement urgent. Ne me demandez pas de détails pour le moment. Tout ce que je désire, c'est connaître le propriétaire d'une voiture. Je possède le numéro de plaque.

– Vous savez l’heure qu’il est, Dumont ?

– Évidemment, que je le sais. Mais les services de la police provinciale ne ferment pas la nuit à ce que je sache et avec l’électronique...

– Vous avez eu un accident ? Ça ne pourrait pas attendre à demain ?

– Non, je vous en supplie, chaque seconde perdue peut coûter une vie.

– Quoi ? Bon, donnez-moi ce numéro et je vous rappelle.

Le Manchot était impatient, il ne tenait plus en place. Il s’alluma un cigare, l’éteignit presque aussitôt. Il regardait sa montre presque à chaque minute et enfin, la sonnerie se fit entendre.

– Allô !

– Dumont, ici Jolicœur. J’ai votre renseignement. Le propriétaire de la voiture est Eddy Montini. Vous avez entendu parler de lui, n’est-ce pas ?

– Non. Vous, vous le connaissez ?

– Montini fait partie du milieu. Il gère

plusieurs boîtes de nuit. On l'a arrêté à quelques reprises, mais jamais on n'a pu le retenir.

– Son adresse ?

Jolicœur la donna, puis il mentionna le nom de trois boîtes de nuit de réputation peu respectable.

– Je me souviens qu'il se tenait souvent dans ces endroits.

– Il n'y a rien sur la rive nord, Ville de Laval, par exemple ?

– Non, pourquoi ?

– Si cet Eddy Montini a été arrêté, vous devez avoir un dossier. Il s'agirait de le consulter.

Jolicœur l'interrompit brusquement :

– Écoutez, Manchot, je veux bien vous aider mais je déteste agir comme un aveugle. Il faut que vous me donniez des détails. Pourquoi avoir insisté pour me parler ? S'agit-il de l'affaire Bourdon ?

– Oui. Quelqu'un est en danger. Je crois que cet Eddy Montini est mêlé à l'affaire. Du moins, on s'est servi de sa voiture. Je les suivais, mais ils

m'ont échappé. Ils sont présentement à Ville de Laval. Candy semble avoir été enlevée, mais je n'en suis pas sûr. S'il vous plaît, Jolicœur, essayez de m'aider.

Le ton de la voix du Manchot le trahissait. Le sergent sentit une nette inquiétude.

– Je fais des recherches et je vous rappelle.

– Faites vite.

Mais dix interminables minutes s'écoulèrent. À quelques reprises, le Manchot chercha à rejoindre Granger mais personne ne répondait à l'appel dans la voiture de l'avocat.

Lorsque le téléphone sonna, le Manchot avait presque perdu tout espoir.

– Ici Jolicœur. J'ai fouillé le dossier d'Eddy Montini. Il a de nombreuses adresses. Il déménage souvent ou bien il a plusieurs repaires. Il y a six mois, les policiers ont fait une descente à Ville de Laval, dans le quartier Saint-François. On cherchait de la drogue et on est allé inspecter un chalet qui, semble-t-il, appartenait à Montini.

– Donnez-moi l'adresse, vite.

Sitôt qu'il l'eut, Dumont voulut raccrocher mais il entendit le sergent demander :

– Avez-vous besoin d'aide. Je peux vous envoyer des hommes.

– Non, du moins, pas pour le moment. Merci, sergent, je vous tiens au courant.

Le Manhot raccrocha. Déjà, il avait mis son moteur en marche, il démarra aussitôt et, en trombe, il se dirigea vers le fameux chalet.

\*

– Charlie !

Le colosse se retourna.

– Oui, monsieur Eddy ?

– Va enfermer cet avocat au grenier. Nous allons tout d'abord nous occuper de la fille.

Charlie fit signe à Granger.

– Allons, grimpe, l'avocat !

Les deux hommes disparurent dans l'escalier.

– Alors, la belle, tu n’as pas changé d’avis, toujours décidée à garder le silence ?

Candy n’avait plus qu’une idée en tête, gagner du temps. Granger l’avait prévenue. Le Manchot était sur leur piste. Il n’allait sûrement pas tarder.

– J’ai rencontré Raymond trois fois et jamais il ne fut question de bijoux. Vous oubliez que j’arrive de vacances passées en Floride.

Des pas résonnèrent dans l’escalier et le colosse parut.

– Je l’ai enfermé dans un placard, il ne pourra jamais sortir de là. Comment se fait-il qu’il nous ait suivis ?

– Je l’ignore, mademoiselle nous le dira sans doute.

Charlie eut un sourire sadique. Sa langue se promena sur ses grosses lèvres charnues.

– J’ai hâte que vous me la laissiez entre les mains, patron.

– En attendant, ligote-la à cette chaise. J’ai à te parler en privé.

Lorsque Candy fut réduite à l'impuissance, les deux hommes s'enfermèrent dans la petite cuisinette.

– L'avocat..., il faut se débarrasser de lui. C'est l'amoureux de cette Candy et, un type en amour, ça peut commettre les pires folies.

– Vous voulez que je le descende. On n'aurait qu'à jeter son corps dans la rivière des Mille-Îles...

– Non, rien de ça ici. Tu vas rentrer ma voiture dans le garage, à l'arrière. Mais, auparavant, tu vas descendre dans notre cache, sous le garage. Tu sais comment ouvrir ?

– Oui.

– Tu iras stationner la voiture de l'avocat plus loin. Il y a des terrains vacants à quelques centaines de pieds d'ici. Tu pourras travailler en paix.

– Comment ça, travailler ?

– Dans la cache, tu as tout ce qu'il faut, de la dynamite, un système d'horlogerie. Alors, tu installes le tout dans la voiture de l'avocat. La

voiture sautera, disons dans une heure trente.

Charlie ne comprenait pas.

– Mais pourquoi faire sauter la voiture si le type n'est pas dedans ?

– Il y sera. Sitôt que tu seras de retour, nous nous arrangerons pour qu'il prenne la fuite, disons dans environ une heure. Il se sauvera dans sa voiture et aura à peine le temps d'arriver à Montréal...

– Je ramènerai sa voiture ici ?

– Mais non, laisse-la plus loin. Je crains toujours ce Manchot du diable. Je suis presque certain de ne pas avoir été suivi, mais on ne sait jamais. Vas-y tout de suite.

Le colosse sortit. Il entra dans le petit bâtiment situé derrière la maison. Dans un coin, il déplaça plusieurs planches, bien rangées sur le sol. Sous ces planches, il y avait une trappe. Charlie descendit dans la cachette pour en remonter quelques instants plus tard avec son engin meurtrier.

Il enferma ensuite l'automobile d'Eddy dans

le bâtiment, puis s'installa au volant de la voiture de Granger, alla se stationner sur un terrain vacant et se mit au travail.

« Ça lui apprendra à cet avocat à se montrer trop curieux. »

Soudain, Charlie cessa son travail. Il venait d'entendre un bruit de moteur et il vit des phares sur la route. Une voiture avançait lentement, comme si le conducteur cherchait une adresse.

« Qui ça peut-il être ? »

Charlie, rapidement, fixa le cadran et mit son engin meurtrier en marche. Il laissa les clefs de contact dans la voiture, puis rapidement, il revint vers le chalet d'Eddy.

C'est alors qu'il se rendit compte que l'automobile venait de s'arrêter devant la maison. Un homme en descendit. L'inconnu se dissimula rapidement derrière un arbre, mais Charlie avait eu le temps de constater qu'il était armé.

« C'est sûrement pas un policier, il ne serait pas venu seul. Le Manchot, oui, il est possible que ce soit lui. »

Eddy aussi avait dû voir arriver la voiture car aucune lumière ne brillait dans la maison. Charlie s'avavançait, sans bruit, presque en rampant.

Le Manchot, car c'était lui, s'était rapproché du chalet. Il n'y avait pas de voiture aux alentours mais il venait d'apercevoir des traces fraîches, laissées par des pneus.

– Hé, monsieur !

En entendant le cri, le Manchot se retourna, revolver au poing.

– Non, non, tirez pas, j'suis pas un criminel, je vous en supplie. Vous aussi, vous avez entendu crier la femme ? demanda Charlie.

– Quelle femme ?

– J'habite tout près. J'ai été réveillé par de véritables hurlements. J'ai pensé qu'on était en train de tuer quelqu'un. Je suis sorti, après m'être habillé, mais juste comme j'arrivais ici, j'ai vu une voiture partir à toute vitesse. J'ai fait alors le tour de la maison, j'ai regardé partout, mais il n'y a plus personne. Selon moi, ils sont partis pour Montréal.

Le Manchot voulut poser une question, mais il préféra garder le silence.

– Je retournais me coucher quand j’ai vu votre voiture arriver. Vous m’avez fait peur en maudissant avec votre revolver. Je pensais que vous étiez l’un d’eux.

– Non. Ils sont retournés à Montréal, dites-vous ?

– Probable. Je sais que celui qui a acheté ce chalet reste « en ville ».

– Merci du renseignement.

Le Manchot grimpa rapidement dans sa voiture et démarra en véritable coup de vent.

Charlie éclata d’un gros rire sonore.

« En voilà un qui ne nous embêtera plus, du moins pour un bon moment. Je l’ai bien eu. »

Et il entra dans la maison.

Le Manchot, quant à lui, s’était éloigné en vitesse, mais une fois hors de vue, il avait ralenti son allure.

« Un imbécile, il a passé son temps à se

trahir. »

En effet, Charlie avait affirmé qu'il avait entendu des cris de femme, que ça l'avait éveillé.

Or, le chalet le plus près de celui d'Eddy était éloigné d'au moins mille pieds.

« Ensuite, il a affirmé que la voiture était retournée à Montréal. Comment peut-il le savoir ? Enfin, il a parlé au pluriel. Qui lui a dit qu'ils étaient plusieurs dans cette maison ? »

Charlie avait insisté pour dire qu'il avait examiné les lieux et que personne ne se trouvait dans le chalet.

« C'est clair qu'il a menti. Il a voulu m'éloigner. »

Il allait descendre de son automobile lorsqu'il changea d'idée et brusquement, il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et composa un numéro.

« Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi ne répond-il pas ? »

Mais bientôt, la voix de la jolie Yamata, l'amie de son bras droit, le grand détective

Michel Beaulac, se fit entendre.

– Allô !

– Yamata, Michel est avec vous ?

– Oui, monsieur Dumont.

– Passez-le-moi.

Le grand Beaulac mit une bonne minute avant de prendre le récepteur.

– Oui, qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il en étouffant un bâillement.

– Bon Dieu, réveille-toi, j'ai besoin de toi et tout de suite.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Candy est en danger, c'est tout ce que je puis dire. Tu demeures dans le nord de la ville, tu ne devrais pas tarder. Je t'attends.

– Mais où ?

– À Ville de Laval. Il donna l'adresse.

– Je te guetterai sur la route. Ne perds pas une seconde, je t'en prie.

– J'suis déjà en train de m'habiller, ça sera pas

long.

Et Michel raccrocha. Le Manchot hésita. Devait-il se rapprocher de la maison, pour mieux la surveiller ?

« Non, on pourrait me voir. Attendons l'arrivée de Michel. Il devrait être ici dans vingt minutes, tout au plus. »

\*

Eddy demanda :

– Es-tu certain qu'il s'agissait du Manchot ?

– Je l'ignore. Le Manchot, je l'ai vu une fois seulement. C'est peut-être lui, peut-être pas, en tout cas, le type, il avait deux bras, comme vous et moi. Mais je sais que Dumont a une prothèse perfectionnée...

– Je n'aime pas ça du tout.

Le colosse s'écria :

– Mais puisque je vous dis qu'il est parti en coup de vent pour Montréal. Il a gobé tout ce que

je lui ai dit.

Eddy murmura :

– On va s’occuper de l’avocat puis partir d’ici au plus tôt. On va conduire Candy ailleurs. Tu vas te charger d’elle.

Le colosse se frotta les mains d’aise.

– Hé, hé, je vais m’amuser !

– Je veux que tu lui fasses peur, c’est tout. Moi, je me charge de l’avocat. Je vais m’arranger pour qu’il prenne la fuite. La voiture est prête ?

– Dans un peu plus d’une heure, patron, elle sera réduite en miettes.

– Va retrouver Candy, moi je vais causer avec ce dénommé Granger.

Eddy monta au grenier. Il ouvrit le placard où l’avocat était enfermé.

– L’idiot, je ne lui avais pas dit de vous placer dans ce réduit ! Allons, sortez.

Granger se glissa hors du placard. Il avait de la difficulté à se redresser. Son dos le faisait souffrir atrocement. Déjà, dans le coffre arrière de la

voiture, la position qu'il avait dû adopter était loin d'être confortable, puis il y avait eu ce petit placard qui n'était guère plus grand que la valise d'auto.

– Votre nom est Granger ! C'est ce qu'a dit la fille. Vous êtes avocat ?

Philippe ne répondit pas.

– Soyez pas ridicule, elle vous a appelé maître Granger !

– Oui, je suis avocat, répondit enfin le jeune homme.

– Un avocat amoureux de l'assistante du Manchot ? Je me trompe ?... Sûrement pas, vous rougissez comme un collégien. Donc, vous aimez mademoiselle Varin. Vous ne voudriez pas qu'il lui arrive quoi que ce soit ?

– Si vous lui touchez...

Eddy se mit à rire.

– Oui, oui, je me souviens de vos terribles menaces. J'en frissonne encore. Eh bien, écoute, jeune blanc-bec. J'ai des questions à poser à ta grosse blonde. Tu vas lui conseiller de répondre,

sans ça, tu ne la trouveras plus aussi jolie quand nous en aurons terminé avec elle...

À ce moment précis, on entendit crier Candy. Eddy se dirigea précipitamment vers la porte.

– L'imbécile ! Je lui ai dit de m'attendre.

Granger entendit la porte du grenier se refermer et la clef tourner dans la serrure et Eddy qui descendait rapidement l'escalier. L'avocat leva la tête, au-dessus de lui, il y avait un vasistas.

« Si seulement je pouvais ouvrir. Il y a sûrement un moyen de se sauver. De ma voiture, je pourrais appeler le Manchot. »

Il avança le fauteuil au centre de la pièce, puis il plaça une chaise sur l'épais coussin. La chaise risquait de basculer, mais il lui fallait courir le risque. C'était le seul moyen de s'évader. Lentement, il se mit à genoux sur la chaise, puis souleva une jambe. Aussitôt, la chaise faillit se renverser par en arrière, mais Granger réussit à rétablir l'équilibre. Maintenant, il était dans une position de repli, mais ses jambes vacillaient et la

chaise bougeait continuellement.

Se tenant le plus droit possible, il déploya très lentement les genoux. « Il ne faut pas que je tombe. »

Soudain, il sentit la chaise basculer. Rapidement, il se redressa, allongea le bras droit et réussit à s'agripper au cadre du vasistas. Il ramena du même coup la chaise dans une position convenable. Cette fois, elle était plus solide puisqu'il se retenait également au plafond. Il poussa lentement sur le vasistas et il sentit qu'il s'ouvrait.

« Je l'ai. »

À un certain moment, la chaise glissa, faillit tomber sur le plancher, ce qui aurait pu causer du bruit et alerter les deux criminels. Mais heureusement, elle resta appuyée contre le dossier du fauteuil. L'avocat était suspendu par les deux bras, mais la fenêtre était ouverte. À la force des poignets, il se souleva et lentement se glissa à l'extérieur.

Un bon vent avait chassé les nuages et

maintenant, la lune jetait une lueur sur tout le paysage. Granger rampa sur le toit. Il inspectait les environs.

« Ah çà, mais où donc se trouve ma voiture ? Ils ont dû la cacher quelque part. »

Il voyait briller une lumière dans une des fenêtres du rez-de-chaussée. Il se suspendit à bout de bras et se laissa tomber dans la cour. Il était libre, mais ne savait pas où aller.

\*

Eddy parut dans l'escalier.

– Qu'est-ce que tu fais là, Charlie ?

Candy, ligotée à une chaise, était nue jusqu'à la taille.

– Voulez-vous dire à ce maniaque de me lâcher, cria la blonde assistante du Manchot. C'est un fou, il m'a mordu au sein !

– Et tout à l'heure, ricana Charlie, je te brûlerai avec ma cigarette.

– Écœurant ! cria Candy.

Eddy fit signe à Charlie de ne pas parler. Il avait l'oreille collée contre la porte. Au bout de quelques secondes, il descendit l'escalier et alla retrouver son comparse.

– Il se sauve. Place-toi derrière la fille et mets-lui la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.

Charlie ne posa aucune question, mais fit exactement ce que lui demandait son patron.

Eddy s'était rendu à la fenêtre. Il ouvrit les rideaux, puis souleva la fenêtre et un air froid pénétra dans la pièce.

L'homme se plaça le long du mur et surveillait ce qui se passait à l'extérieur.

– Il est sorti, je le vois, il s'approche de la fenêtre.

Et Eddy éleva la voix, il criait presque :

– Espèce de buse, je t'ai dit de ne pas abîmer la marchandise. C'est la deuxième erreur que tu commets, Charlie. Jamais tu n'aurais dû laisser les clefs dans la voiture de l'avocat. Où as-tu

placé la voiture ?

– Je vous l’ai dit, à l’abri, dans le terrain vacant.

– Il y en a plusieurs terrains vacants autour  
Du côté est ou du côté ouest ?

– Est.

Eddy sembla changer d’idée.

– Et puis, non, je ne te laisse pas seul avec Candy, je sais que tu vas chercher à abuser d’elle. T’es pas capable de maîtriser tes passions. C’est toi qui vas y aller. Non, attends, pas tout de suite. J’ai deux mots à te dire en particulier.

Eddy s’approcha de la chaise où se trouvait Candy.

– Il est tombé dans le piège. Il s’est sauvé par le toit, il a entendu tout ce que j’ai dit et il vient de prendre sa course dans la direction est. Dans quelques minutes, ton amoureux, l’avocat, va se retrouver dans l’autre monde !

## VIII

### *L'attaque*

Le Manchot jeta nerveusement un coup d'œil à sa montre.

« Dix minutes. Michel ne devrait pas tarder. »

Dumont détestait demeurer inactif alors que Candy, et peut-être aussi Granger, étaient en danger. Il surveillait étroitement la route. Les voitures qui circulaient à cette heure de la nuit étaient excessivement rares.

Soudain, le détective privé dressa l'oreille.

« On dirait quelqu'un qui court. »

Il vit apparaître une ombre sur la route. Sans perdre une seconde, le Manchot souleva le capot de son automobile et se pencha sur le moteur.

« Ah çà, mais ce me semble être Granger ! »

Le détective se redressa tout juste comme l'avocat arrivait à sa hauteur.

– Comment, vous ?

Brusquement, le Manchot l'attira à lui et le força à s'écraser sur le sol, près de la voiture.

– Que s'est-il passé ? Te suit-on ?

– Je ne crois pas. Mais on peut se rendre compte que j'ai pris la fuite d'une seconde à l'autre.

Le Manchot lui ordonna :

– Monte à l'arrière, cache-toi, ouvre la fenêtre et raconte-moi ce qui est arrivé.

L'avocat lui résuma rapidement la situation.

– Michel ne devrait pas tarder, il a déjà quitté Montréal depuis quinze minutes, dit le Manchot.

Puis, il décida :

– Rends-toi à ta voiture. Elle est tout près d'ici, je l'ai vue, mais ne l'ai pas reconnue. Tu as une arme ?

– Non.

– Tu dois avoir des outils, quelque chose, dans ta voiture ?

– Oui.

– Eh bien, reste caché près de ton automobile. Moi, j’attends Michel. Surtout, ne te laisse pas surprendre.

L’avocat descendit de voiture. Tout était calme, rien ne brisait le silence de la nuit.

– Il y a quelque chose qui ne va pas entre les deux types. Le plus gros des deux a voulu abuser de Candy, du moins, c’est ce que je crois. À mon avis, ils peuvent discuter encore un moment. Le chef va probablement se rendre à ma voiture pour y prendre les clefs. Je le recevrai de la belle façon.

– S’il passe par ici, il n’arrivera jamais jusqu’à toi. Allons, vas-y et surtout, sois prudent.

– Si vous décidez de passer à l’attaque, ne m’oubliez pas, je veux être de la partie. Je veux que Candy sache que j’ai participé à son sauvetage.

Le détective regarda s’éloigner le jeune

homme.

« Tiens, tiens, est-ce que par hasard... »

Mais subitement, le Manchot interrompit sa réflexion.

Il venait de voir une lueur au loin, une voiture approchait. C'était peut-être celle de Michel. L'automobile approchait assez rapidement, mais elle ralentit tout à coup.

« Je suis sûr que c'est lui. Il doit surveiller les environs. »

Lorsque l'automobile arriva à la hauteur de celle du Manchot, elle freina et le détective reconnut le grand Beaulac.

– Stationne-toi ici, la maison est un peu plus loin.

– Enfin, allez-vous m'expliquer ce qui se passe ?

– Fais vite, descends.

Le Manchot avança rapidement sur la route. Michel le suivait, cherchant à savoir à quoi rimait cette expédition, en pleine nuit.

– La voiture est là, fit le Manchot. Puis, élevant la voix, le détective ajouta :

– Philippe ! Michel est arrivé !

L'avocat, étendu à plat ventre derrière de petits arbres, se leva. Il tenait une énorme clef anglaise à la main.

– Les types semblent avoir changé d'idée, dit Granger. Si nous voulons les surprendre, nous sommes mieux de passer à l'attaque immédiatement.

Brûlant d'impatience, Michel cria presque :

– Mais maudit, allez-vous me dire ce qui est arrivé ? Que faisons-nous ici ?

– Candy a été accusée de meurtre, puis relâchée. Ensuite, elle est tombée entre les mains de la pègre.

– Pas seulement elle, ajouta l'avocat, moi aussi. Mais j'ai réussi à m'évader.

– Candy est gardée prisonnière dans un chalet tout près d'ici.

Et se tournant vers l'avocat, le Manchot

demanda :

– Combien sont-ils ?

– Deux seulement.

– Allons-y. Il faut absolument les surprendre, autrement, ils n’hésiteront pas à tuer Candy.

Et les trois hommes se dirigèrent vers la maison.

\*

Les deux acolytes s’étaient retirés dans la petite cuisine, là où Candy ne pouvait les entendre.

– Patron, vous parlez trop, fit Charlie. Un peu plus et vous disiez que nous avons mis une bombe dans la voiture de l’avocat.

– Et puis, qu’est-ce que ça change ? Dans moins d’une heure, il sera rendu dans l’autre monde. Qu’est-ce qui t’a pris de déshabiller la fille ? De lui caresser les seins ? C’est pas une partie de plaisir que j’ai organisée.

– Vous m’avez dit de m’occuper d’elle...

– Je ne t’ai pas ordonné de la « peloter ». Chaque chose en son temps. Quand j’aurai terminé avec elle, quand elle m’aura dit tout ce qu’elle sait, je te la confierai et tu pourras t’en servir comme jouet, tout le temps que tu voudras. Tu vas continuer de la surveiller.

– Et vous ?

– Avant de lui faire subir un troisième degré, je veux m’assurer que l’avocat est bien parti et que personne ne nous surveille. Je ne serai pas longtemps.

– O.K. j’y touche pas ! Mais c’est tentant en maudit quand on regarde ça.

– Pour tout de suite, contente-toi d’admirer.

Eddy, avant de sortir, alla tirer les rideaux. Il se glissa à l’extérieur par la porte arrière. Il venait à peine de faire un pas qu’il se figea brusquement. Il avait entendu un bruit étrange. Ça venait de l’avant de la maison.

Il se jeta à plat ventre et rampa en direction du bâtiment qui servait de garage.

Lorsqu'il se redressa, en s'appuyant sur le bâtiment, il vit nettement des ombres. Ils étaient au moins trois, cherchant à encercler la maison.

Le Manchot venait de donner des ordres à ses deux comparses.

– Michel, rends-toi à l'arrière, mais ne reste pas près de la porte, ne fais que la surveiller. Toi, Philippe, tu n'es pas armé, alors reste caché et n'interviens que si nous avons besoin de toi.

L'avocat s'éloigna aussitôt.

– Comment allez-vous procéder ? demanda Michel.

– Il faut attirer leur attention. Alors, je vais faire un bruit à l'avant, peut-être lancer une pierre sur la porte ou quelque chose du genre. Sûrement qu'un des deux types viendra voir ce qui se passe..., à moins que l'on sorte par l'arrière pour faire le tour de la maison.

– Alors, ce type-là me tombera dans les bras. Quand je l'aurai assommé, je me glisserai à l'intérieur.

– De la prudence. Il semble que nous ayons

affaire à des tueurs. S'ils perdent la tête, ils sont capables d'abattre Candy. Vas-y.

Eddy vit Michel s'approcher de la porte arrière. Il aurait pu facilement l'abattre, mais il était certain qu'ils étaient nombreux, beaucoup plus que trois. Il ne pouvait pas retourner vers le chalet. S'il se glissait dans le bâtiment pour chercher à fuir en voiture, il serait fait comme un rat.

« On aurait jamais dû rester ici. »

Il avait encore une chance, fuir à pied, s'éloigner du chalet le plus rapidement possible, en abandonnant Candy et Charlie.

« C'est la seule solution. Tant pis pour Charlie. Quant à la fille, je saurai bien la retrouver. Charlie ne parlera pas. On prouvera que c'est mon chalet, mais des amis me fourniront un alibi. Ce sera ma parole contre celle de cette Candy. Le seul autre témoin, l'avocat, et il n'en a plus que pour quelques minutes à vivre. »

En rampant, il traversa un terrain vacant,

maintenant, il avait déjà mis une bonne distance entre lui et le chalet. Il atteignit une petite route qui rejoignait les côtes sud et nord de l'île Jésus.

Pendant ce temps, le Manchot avait pu se glisser jusqu'à la galerie. Il s'était appuyé contre le mur, près de la porte. Il lança son 45 sur la porte. Il se produisit un bruit sec, suffisant pour intriguer les habitants de la maison. Le détective avança la main droite, ramassa son arme et se tint aux aguets.

Dans la maison, Charlie, debout devant Candy, la dévorait des yeux.

– Le patron m'a dit qu'il me laisserait seul avec toi..., seuls tous les deux. Tu vas t'apercevoir, ma fille, que les femmes, ça me connaît.

Candy en frissonnait des pieds à la tête. Ce Charlie était une véritable bête, un sadique capable de tout.

Soudain, un bruit se fit entendre. Ça venait de la porte. Mais on n'avait pas frappé. C'était comme si quelque chose était tombé contre le

battant.

– C'est toi, Eddy ? demanda Charlie d'une voix forte.

Mais il ne reçut aucune réponse. Il alla à la fenêtre, écarta légèrement le rideau et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Le terrain était faiblement éclairé par la lune, mais rien ne bougeait.

Charlie se retourna. Il se sentait nerveux. Il jeta un coup d'œil à Candy. Elle était toujours bien ficelée sur sa chaise.

« Il faut que je sache ce qui se passe. »

Il se rendit à la porte avant, appuya son oreille contre le battant. Tout était silencieux.

« Ce doit être une bête qui a fait ça. Eddy ne devrait pas tarder. »

À l'extérieur, le Manchot s'impatiait. Déjà, plus d'une minute s'était écoulée et personne ne sortait de la maison.

Pour la seconde fois, il leva la main droite et lança son revolver contre la porte.

Il se mit à plat ventre pour ramasser l'arme qui était tombée un peu plus loin.

Mais au même moment, la porte s'ouvrit de façon brusque. Charlie n'eut qu'à avancer la jambe pour frapper durement le Manchot avec son pied. Aussitôt, le colosse pointa son revolver, prêt à faire feu à bout portant sur le détective privé.

Philippe Granger, posté derrière un bosquet, comprit le danger. Il ne perdit pas une seconde et, de toutes ses forces, lança la grosse clef anglaise sur l'ombre monstrueuse qui se dressait devant l'embrasure de la porte.

Charlie s'apprêtait à presser la détente. Mais la clef anglaise le frappa à la poitrine. Il fit un pas en arrière. Le Manchot se saisit de l'une des jambes du colosse et la tira promptement vers lui. Le colosse perdit l'équilibre et tomba sur le dos.

Dumont se jeta sur lui. Mais Charlie était doué d'une force peu commune. Il renversa facilement le détective.

La main gauche du Manchot se referma autour

de la gorge de l'homme. Charlie cherchait à frapper le détective avec la crosse de son revolver, mais Dumont pressait de toutes ses forces sur le cou de la brute avec cette main, cette prothèse qui développait une force au moins dix fois supérieure à celle d'une main humaine.

Le détective sentit son adversaire fléchir. Charlie laissa tomber son revolver. Il cherchait maintenant à retirer cet étau qui l'étouffait.

Il tomba à la renverse. Le Manchot se redressa. Maintenant, il était à genoux, les deux jambes de chaque côté du corps inerte de Charlie... et sa main serrait... serrait.

Philippe Granger était sorti de sa cachette. Il s'était approché du chalet, mais presque en rampant.

Lorsqu'il arriva près des deux hommes, ses yeux croisèrent ceux du Manchot. Le détective avait le regard fixe, les dents serrées.

– Dumont ! C'est assez..., vous allez le tuer...,  
Dumont !

Le détective sembla sortir de sa torpeur et son

était lâcha le cou de Charlie. La bave coulait de chaque côté de la bouche du criminel, ses yeux étaient littéralement sortis de la tête.

À cet instant, on entendit la voix de Candy.

– Robert..., Philippe, c'est vous ? Je suis seule... attention, l'autre est à l'extérieur.

L'avocat n'hésita pas. Il passa par-dessus le corps inerte de Charlie et entra dans la grande pièce. Tout de suite, il vit Candy, à demi nue, ligotée sur sa chaise.

En vitesse, Granger retira son veston, le plaça sur les épaules de Candy et rapidement se mit en frais de la libérer.

Le Manchot avait cherché à relever Charlie. Mais il comprit tout de suite qu'il s'était laissé emporter par sa fureur.

L'homme était mou comme de la guenille. Il avait cessé de vivre.

Le détective referma rapidement la porte et entra dans la vaste pièce où l'avocat venait de libérer Candy.

– Elle dit que l'autre type est sorti. Que

Michel soit sur ses gardes, fit Granger.

Le Manchot se rendit à la porte arrière, l'entrouvrit et appela à voix basse.

– Michel ! C'est moi. On a libéré Candy. L'un des types ne nous ennuiera plus. L'autre est à l'extérieur. Surveille bien.

Il referma aussitôt la porte, retourna à l'avant et ramassa le revolver de Charlie.

Candy était maintenant debout. Elle avait enfilé le veston de Granger. L'avocat tenait la jolie blonde, serrée contre lui.

– J'espère qu'ils ne vous ont pas molestée ?

– Non, ça va.

– Laisse-la, fit le Manchot et prends ce revolver. Je vais sortir. Michel et moi, nous allons inspecter les environs. Mais si l'autre nous a vus, il a dû prendre la poudre d'escampette.

– Vous l'auriez entendu, fit Candy, car ils ont enfermé l'automobile dans le bâtiment à l'arrière.

Quelques instants plus tard, le Manchot rejoignait Michel. Tous les deux fouillèrent les

environs, mais ils durent admettre qu'il n'y avait personne.

– Que faisons-nous ? demanda le grand Beau-lac.

– Entrons, nous allons aviser.

Bientôt, le quatuor se retrouva dans la grande pièce. Michel, debout près de la fenêtre, avait écarté légèrement le rideau et surveillait l'extérieur.

– Je vais appeler la police, dit le détective en prenant sa décision. Je vais demander de l'aide. Il faut fermer les routes, empêcher Eddy Montini de fuir.

Puis, se tournant vers l'avocat, il demanda :

– Vous savez où se trouve votre voiture ?

– Oui.

– Eh bien, partez avec Candy. Allez la conduire à son appartement. Vous en avez eu assez pour cette nuit, tous les deux. Gardez le revolver du gros homme. Vous pouvez en avoir besoin. Soyez prudent, l'autre type, Eddy, est peut-être caché quelque part.

Le Manchot sortit d'ailleurs avec eux. Et pendant que le détective, à l'aide du téléphone qui se trouvait dans son automobile, demandait l'aide de la police, Candy et l'avocat prenaient place dans la voiture de ce dernier, dans ce véhicule où une bombe avait été placée. Celle-ci risquait d'éclater d'une minute à l'autre.

Avant de mettre le moteur en marche, Philippe attira Candy contre lui.

– J'ai tellement eu peur pour vous.

– Merci, pour tout ce que vous avez fait, Philippe.

Et elle embrassa l'avocat. Mais le baiser se prolongea, devint passionné.

– Candy !

La jolie blonde se dégagea enfin.

– Philippe... il faut être raisonnable pour ce soir. Partons...

Puis, comme la voiture se mettait en marche, elle ajouta :

– Je crois que nous avons perdu beaucoup de

temps, n'est-ce pas ?

– Oh, mais comptez sur moi, nous allons le reprendre et rapidement.

Malgré le tragique de la situation, jamais Philippe Granger ne s'était senti le cœur aussi léger. S'il ne s'était pas retenu, il se serait mis à chanter à tue-tête. Cette femme qu'il aimait secrètement ne le repoussait pas, bien au contraire. Pour lui, le roman d'un grand amour ne faisait que débiter.

## IX

### *Le mort qui écrit*

Eddy marchait rapidement sur la petite route depuis plus de cinq minutes lorsqu'il vit une voiture se dirigeant vers le sud.

Immédiatement, il se mit au centre du chemin et fit des signes désespérés. Il plaça la main sur son arme, prêt à faire feu.

L'automobile fut bien obligée de s'immobiliser.

– Hé, qu'est-ce qui se passe ? demanda le jeune homme installé au volant.

Une jeune fille était assise à ses côtés.

– Vous allez vers Montréal ? Je viens de recevoir un appel. Ma femme est très malade. Impossible d'avoir un taxi à cette heure-ci de la nuit. S'il vous plaît, aidez-moi.

– Montez.

Eddy s'installa sur la banquette arrière. Le jeune homme mit la voiture en marche tout en demandant :

– Vous habitez le coin ?

– J'ai un chalet sur le bord de la rivière des Mille-Îles. J'ai fait de la peinture à l'intérieur, toute la journée et une partie de la soirée. J'ai décidé de passer la nuit au chalet et c'est à ce moment que ma femme a téléphoné. On a dû la conduire à l'hôpital. J'ai ma voiture, mais elle n'a pas voulu démarrer, c'est toujours dans ces situations-là que ça arrive. Et vous deux, vous possédez un chalet par ici ?

– Non, répondit la fille. On est allé veiller chez des amis.

La voiture venait de tourner sur le boulevard Lévesque. Dans quelques secondes, elle s'engagerait sur le pont Pie IX qui surplombait la rivière des Prairies.

– Vous me laissez à Montréal, de l'autre côté du pont. Là, je pourrai trouver un taxi. Je ne veux

pas trop vous déranger. Vous avez été très gentils.

Et avant de descendre de voiture, il tendit un billet de dix dollars au jeune homme.

– Prenez !

– Mais jamais de la vie, on est capable de rendre service.

– J’insiste. Sans le savoir, vous avez peut-être sauvé une vie.

Le garçon empocha le billet. Eddy esquissa un sourire. Même si on lançait des appels à la radio, jamais ce couple ne pourrait croire qu’il avait transporté un dangereux criminel.

Eddy trouva un taxi, donna une adresse. Il allait se faire conduire dans un de ces petits clubs de nuit où il savait pouvoir retrouver des amis.

– Et en les payant, ils jureront que j’ai passé la soirée avec eux. Quant à Charlie, ce n’est pas lui qui me trahira.

Au moment où il arrivait à la petite boîte, des policiers de Montréal et de Ville de Laval avaient répondu à l’appel du Manchot.

– Celui-là est mort, dit Dumont en montrant Charlie. C’était lui ou moi. Je le tenais à la gorge, il cherchait à me frapper à la tête avec son revolver..., j’ai trop serré.

Puis, il parla d’Eddy.

– Je sais que ce chalet lui appartient. Il se peut qu’il l’ait prêté à des amis, mais ce serait surprenant. On ne prête pas sa voiture et son chalet. Quant à l’automobile, vous la trouverez dans le bâtiment, à l’arrière.

Le sergent-détective Jolicœur arriva bientôt.

– Vous pensez que l’enlèvement de mademoiselle Varin a quelque chose à voir avec la mort de Bourdon ? demanda-t-il au Manchot.

– Je n’ai pas voulu harceler Candy de questions. Le type que j’ai tué lui a déchiré les vêtements sur le dos, je ne sais pas jusqu’où il est allé ; ce n’était pas le temps, à cette heure-ci, d’essayer de démêler tout ça. Demain, je causerai avec elle et avec maître Granger, nous pourrons y voir plus clair.

– Vous savez que la police vous tiendra

responsable de la mort du colosse ?

Mais le Manchot ne semblait pas s'en formaliser.

– Je ne suis pas inquiet, c'était de la légitime défense. J'ai un témoin, Granger, qui a assisté à toute la scène. S'il n'avait pas été là, je me faisais descendre.

Et Dumont lui raconta comment le jeune avocat lui avait sauvé la vie.

Pendant que les policiers s'occupaient de la victime, qu'on fouillait la maison, qu'on inspectait le bâtiment et qu'on relevait les empreintes digitales dans la voiture d'Eddy, tout ça sous l'œil attentif de Michel, le sergent-déetective mettait le Manchot au courant des derniers développements de l'affaire.

– Je me suis rendu personnellement au fameux casier..., vous savez la petite clef que nous avons trouvée dans la fameuse lettre de Bourdon ?

– Oui, et qu'y avez-vous trouvé ?

– Des photos.

Il mit la main dans sa poche et sortit une petite

enveloppe contenant trois photographies. Mais avant de les montrer à Dumont, Jolicœur prit soin de l'amener dans la petite cuisinette.

– Tenez, regardez !

Sur la première photo, on voyait Candy, nue, étendue sur le lit, caressant un homme, pendant qu'un deuxième type était étendu entre ses jambes écartées. On ne voyait pas la figure des deux partenaires de la fille, mais l'assistante du Manchot était très reconnaissable.

Dumont ne broncha pas et prit la seconde photo. Cette fois, Candy, toujours dans le plus simple-appareil, embrassait une autre fille à pleine bouche. Et encore une fois, seule la jolie blonde était reconnaissable. On ne voyait l'autre fille que de profil.

Enfin, la troisième photo en était une de groupe où se trouvaient trois filles et trois hommes, tous étendus, les uns sur les autres, dans un grand lit. Cette fois, si quatre des figures n'étaient pas identifiables, celles de Candy et de Bourdon l'étaient facilement.

Jolicœur murmura :

– Personne n’a vu ces photos, surtout pas l’inspecteur Bernier.

– Vous avez l’intention de les détruire ?

– Vous savez comme moi que ces photos sont des preuves reliées au meurtre de Bourdon. Si je les fais disparaître, c’est ma position que je mets en jeu. Je vais les conserver. Bernier ignore que j’ai retrouvé le coffret et, même s’il me questionne, j’ai l’intention de lui taire la vérité.

Le Manchot resta un bon moment sans parler. Il remit les trois photos à Jolicœur, sachant fort bien que, si elles étaient publiées, ce serait la fin de la carrière de Candy Varin.

– Selon Candy, dit enfin Dumont, son ex-amant l’avait droguée et elle ne savait plus ce qu’elle faisait. Elle n’est pas une sainte, loin de là, mais ce n’est pas une dévergondée.

Et après un moment, il ajouta :

– Vous savez, Jolicœur, l’inspecteur Bernier me déteste peut-être, mais je ne crois pas qu’il se servirait de ces photos dans le seul but de me

nuire. C'est une tête de cochon, un orgueilleux, mais il est quand même honnête.

– Nous ne sommes jamais trop prudents.  
Manchot.

Et une demi-heure plus tard, les policiers de Ville de Laval, qui avaient pris charge de cette nouvelle enquête, permirent au Manchot et à Michel de se retirer.

– Maintenant, patron, vous allez prendre deux minutes pour me raconter exactement ce qui s'est passé hier soir.

– Il y a très peu à dire. Bourdon, l'ex-amant de Candy a été assassiné.

Michel n'avait jamais entendu parler de cet homme-là.

– Quelqu'un a tendu un piège à Candy. À première vue, tout indique que ce serait elle qui aurait tué Bourdon, mais ce n'est pas le cas. La preuve, c'est que Bernier lui-même lui a permis de reprendre sa liberté. Quant à l'enlèvement et la venue d'Eddy Montini dans cette affaire, je n'en sais pas plus que toi. Nous tâcherons de jeter un

peu plus d'éclaircissement sur tout ça, demain. Pour l'instant, moi, je vais me reposer. Bientôt, le jour se lèvera et j'ai l'impression que demain sera une journée bien remplie. Alors, hâte-toi de rentrer et d'aller retrouver ta Japonaise.

Beaulac n'était guère satisfait des explications du Manchot. Il était clair que son patron lui cachait une bonne partie de la vérité, mais il comprit également qu'il était inutile d'en savoir plus long et, tout comme le Manchot, il décida de retourner à Montréal.

\*

Eddy Montini était à jouer aux cartes avec des amis, dans une salle enfumée, située à l'arrière d'un cabaret. On frappa à la porte et immédiatement, deux des hommes sortirent leur arme pendant qu'un troisième allait ouvrir.

– Qu'est-ce que tu veux ? demanda celui qui s'était rendu à la porte.

– Eddy est là ?

– Pourquoi ?

– J’ai quelque chose à lui remettre. C’est important.

L’homme se retourna.

– Eddy, c’est pour toi.

Montini se leva et se rendit à la porte.

– Qu’est-ce que tu veux, Jim ?

– Je t’ai cherché une partie de la soirée, c’est au sujet du type, Bourdon. Tu m’as dit de me renseigner s’il recevait un appel au club, un appel personnel.

– Et puis ?

– Un notaire a téléphoné, il désire le voir. Je lui ai dit que je ne pouvais rejoindre Bourdon pour le moment, mais que je lui transmettrais le message et j’ai insisté pour savoir le pourquoi de cet appel. Bourdon doit récupérer certains papiers chez son notaire, concernant la ferme qu’il a achetée à Saint-Amable, la ferme Gibeault.

Eddy sursauta :

– Une ferme, Bourdon ?... Je comprends,

maintenant, quand il parlait de se retirer. Tu as obtenu plus de détails que ça ? Tu connais l'endroit exact de cette ferme ?

– Non, mais j'ai le nom du notaire.

– Il va falloir que je m'occupe de ça car, demain matin, quand le notaire apprendra la mort de Bourdon...

Soudain, Montini esquissa un sourire.

– Mais non, bien au contraire... je saurai facilement où est située cette ferme, surtout si le notaire a appris la mort de Bourdon. Je n'ai qu'à me faire passer pour un policier.

Il semblait très songeur :

– Une ferme à Saint-Amable..., c'est très très intéressant.

Jim demanda :

– Tu rentres chez toi ?

– Oh ! non, je reste ici et si jamais on te questionne, tu ne m'as pas vu, compris ? Il se peut que la police s'intéresse à moi et je veux leur échapper... je veux aller jeter un coup d'œil à

cette fameuse ferme... Tiens, tu peux me rendre service, Jim ?

Il lui tendit la clef de son appartement.

– Va chez moi.

– Mais si la police te recherche, je ne veux pas me retrouver derrière les barreaux.

– Aucun danger, on peut te poser des questions, mais pourquoi te retiendrait-on ? On te demandera si tu m’as vu. Tu diras que je suis passé à mon appartement au cours de la nuit, pour y prendre certaines choses et que je suis parti en voyage, que j’ai même peut-être quitté le pays.

Une fois Jim parti, Eddy murmura :

– Si je pouvais retrouver ces fameux bijoux, je serais riche... aucun partage. Quand on possède beaucoup d’argent, tout s’achète..., même la justice.

\*

Candy Varin se dégagea des bras du jeune

Philippe Granger.

– Philippe, pour cette nuit, il nous faut être raisonnables. Nous avons encore toute la vie devant nous, n'est-ce pas ?

– Il fallait une telle aventure pour nous rapprocher.

Ils échangèrent un dernier baiser. Candy lui rendit son veston, retint sa robe de son mieux pendant que le jeune avocat démarrait pour se diriger vers son appartement.

Rentrée chez elle, la jolie assistante du Manchot se dévêtit, enfila un déshabillé et se dirigea vers la salle de bains pour y prendre une bonne douche.

Même si le jour allait poindre bientôt, Candy, lorsqu'elle sortit de sa salle d'eau, n'avait pas du tout sommeil.

« Quelle journée ! Nous arrivons de voyage, cet appel de Raymond et cette nuit terrible que je ne suis pas prête d'oublier. »

Elle se dirigea vers la cuisine, fit chauffer un peu d'eau et se prépara une tisane qui, le soir, lui

tenait place de café.

Elle s'assit à la table de la cuisine et là, devant elle, se trouvaient quelques lettres qu'elle avait trouvées dans son casier, en entrant de voyage.

Elle n'avait même pas pris le temps d'ouvrir ce courrier.

« C'est toujours des comptes, alors on n'est jamais pressé de leur jeter un coup d'œil. »

Elle tira les enveloppes à elle.

« Compte d'électricité, le téléphone, un dépliant publicitaire..., le compte de ma carte de crédit... tiens, qu'est-ce que c'est que ça ? »

Une enveloppe, format lettre d'affaires, mais adressée à la main à mademoiselle Candine « Candy » Varin.

« Qu'est-ce que ça peut être ? »

Elle déchira un côté, sortit une feuille et, tout de suite, jeta un coup d'œil sur la signature.

« Oh, Raymond ! »

Tout de suite, avant même d'avoir lu la lettre, Candy songea :

« Si j'avais vu cette enveloppe en entrant, ça aurait peut-être évité une tragédie. »

Il n'y avait pas de date au haut de la lettre, mais l'enveloppe indiquait qu'elle avait été postée deux jours plus tôt. Elle lut avec empressement.

« Ma chère Candy,

Permetts-moi de revenir à la charge une dernière fois. Oh, je sais que tu ne me crois pas sincère et j'avoue que je ne t'ai pas toujours aimée comme j'aurais dû le faire. Mais aujourd'hui, je suis changé, transformé. Une chance s'est offerte à moi. Si tu le désires, j'ai une fortune que je veux mettre à tes pieds. J'ai l'intention de me retirer complètement des affaires. J'ai acheté à Saint-Amable la ferme de monsieur Gibeault et l'intention de devenir cultivateur. Je t'offre donc de partager ma vie dans cette maison qui contient le secret de ma fortune. Je sais que je ne suis pas le MANCHOT, mais je ne suis pas MANCHOT non plus. Si je le devenais, je pourrais tout perdre. Tu crois peut-

être que je divague, mais tout ce que je te dis est important.

J'ai certaines choses à mettre au point avant de prendre ma retraite. Il se peut qu'on veuille m'éliminer et si jamais il m'arrivait un malheur, conserve bien cette lettre. C'est tout ce que je puis te laisser. Tu n'aimes pas ton patron, tu me l'as dit ; donc, tu es libre. Je te promets de détruire les photos dont je t'ai parlé. J'ai été fou de songer que je pouvais gagner ton amour en cherchant à te faire chanter. Je te téléphonerai d'ici une semaine et s'il te plaît, accorde-moi un rendez-vous. J'accepterai ta décision. J'espère qu'il ne m'arrivera rien d'ici là. Le but de ma vie, maintenant : te rendre heureuse.

RAYMOND. »

Candy demeura songeuse.

« Une lettre bizarre, pensa-t-elle. Une lettre d'amour, soit, mais on dirait que Raymond craignait quelque chose, quelque chose de grave. Cette lettre, dit-il, est toute sa fortune. »

Et soudain, elle se souvint de l'interrogatoire d'Eddy. Il était à la recherche d'une fortune, en bijoux, une fortune que Raymond Bourdon avait cachée quelque part.

« Mais oui, ce doit être ça. »

Elle reprit la lettre.

« J'ai acheté à Saint-Amable, la ferme de monsieur Gibeault... et plus loin, il dit : je t'offre donc de partager ma vie dans cette maison qui contient le secret de ma fortune. »

Et encore plus loin, elle lut à haute voix :

« Conserve bien cette lettre, c'est tout ce que je puis te laisser. »

Candy se leva. Elle était nerveuse. Elle venait de tout comprendre.

« Raymond a participé à un coup, un vol, probablement. Il a réussi à s'emparer d'une fortune en bijoux. Il devait sans doute partager cette fortune avec Eddy. Raymond a caché les bijoux dans sa ferme, c'est sûr. Cette ferme vaut une fortune, il le dit, cette ferme cache le secret de sa fortune..., le reste de la lettre n'a aucune

importance. Il me dit de la conserver, mais pourquoi ? Au début, il semble jaloux du Manchot mais plus loin, il déclare être persuadé que je ne suis pas amoureuse de Robert. Selon moi, il n'avait pas toute sa tête à lui quand il m'a écrit. Il faut absolument que j'en parle à Robert. À mon avis, Eddy ignore que Raymond a acheté une ferme autrement, il serait allé la visiter et il aurait sûrement trouvé les bijoux. Il faut s'y rendre au plus tôt. Si jamais cet Eddy apprend... »

Elle jeta un coup d'œil à sa montre et alla tourner le bouton de sa radio.

« Si la police l'a arrêté, on va sûrement en parler. Déjà, on doit savoir ce qui s'est passé à Ville de Laval. »

Ce n'est qu'une dizaine de minutes plus tard qu'il y eut un bulletin d'informations.

On parla du meurtre de Raymond Bourdon. On disait simplement qu'un homme avait été trouvé mort dans une maison de la rue Saint-Dominique, on avait identifié la victime et la police poursuivait l'enquête. Une seule chose nouvelle, on mentionnait que les policiers étaient

à la recherche du concierge de la maison. Il avait disparu de la circulation.

Des incidents de la Ville de Laval, pas un seul mot. Pourtant, il y avait eu une victime. Le sergent-détective Jolicœur avait réussi à tenir les journalistes loin de l'affaire. Le drame s'était déroulé en pleine nuit et, à l'exception des protagonistes, personne n'y avait assisté.

« Si ça avait été à Montréal, songea Candy, il y a toujours des journalistes qui sont aux aguets pour recueillir la moindre nouvelle. »

La blonde se leva pour fermer le poste. Dès huit heures du matin, elle allait téléphoner au Manchot chez lui et tous les deux se rendraient à la ferme Gibeault de Saint-Amable.

– Une voiture a fait mystérieusement explosion...

Candy avait entendu à peine le titre, elle haussa le ton de l'appareil.

« Tiens, ça s'est passé près d'ici. »

L'annonceur poursuivait :

– Les policiers ont été dépêchés sur les lieux

de l'incident, on ignore pour le moment s'il y avait quelqu'un au volant de cette voiture qui, selon toutes les apparences, aurait été piégée.

Elle tourna enfin le commutateur, régla son réveille-matin pour sept heures trente et la fatigue eut enfin raison de sa nervosité. Elle sombra dans un profond sommeil.

## X

### *Recherches*

Après avoir terminé sa toilette, Candy décida de téléphoner au Manchot.

« Il doit être sûrement levé. Il n'est jamais en retard au bureau. »

Elle dut composer le numéro à plusieurs reprises, car la ligne était continuellement occupée. Enfin, le téléphone sonna et on décrocha aussitôt.

– Allô !

– Robert, c'est Candy !

– Tu as appris la nouvelle ? fit immédiatement le détective. Quelle nuit, bon Dieu ! Tu l'as échappé belle.

– Mais de quoi parlez-vous, Robert ?

Il y eut un long silence. Le Manchot semblait chercher ses mots.

– J'étais pour téléphoner... ou plutôt non, je me serais rendu à ton appartement...

– Robert, je sens qu'il s'est passé quelque chose de grave, je vous en supplie, parlez...

Le détective respirait avec difficulté.

– Il s'agit de Philippe Granger.

– Que lui est-il arrivé ?

Un nouveau silence qui ne dura que quelques secondes, parut se prolonger une éternité pour Candy.

– Après t'avoir laissée à ton appartement, il a voulu rentrer chez lui, mais il n'a pu se rendre.

La blonde bégaya :

– Un accident... c'est grave ?

– Possible que ce soit un attentat. Son automobile a fait explosion. Son corps a été littéralement déchiqueté.

– Oh non !

– Sois forte, Candy. Je sais que c'est terrible. Et c'est seulement hier soir que j'ai compris qu'entre Philippe et toi...

Le silence de Candy devenait inquiétant.

– Il faut mettre toute notre énergie à la découverte des coupables. Moi, je suis persuadé qu'il s'agit d'un attentat criminel. Si la bombe avait fait explosion cinq minutes plus tôt, tu y passais toi aussi.

– Philippe ! Ça ne se peut pas, réussit à murmurer la femme-détective.

– Tu dois te rendre à l'évidence. On ne peut rien y changer. Il faut réagir. Je serai chez toi dans dix minutes. Ne va pas commettre de bêtises.

– Ne vous inquiétez pas, Robert, réussit enfin à dire la fille. Je vous attends.

Et elle raccrocha avant même de donner la chance au Manchot de lui répondre.

Comme une automate, elle se rendit jusqu'à la table où fumait encore le café dans une tasse à demi vide.

– Pourquoi lui ? Pourquoi ? Si jeune, promis à un brillant avenir... et puis, hier soir... il m'a presque dit qu'il était amoureux de moi. Non, non, ça ne se peut pas.

Elle pleura silencieusement durant une minute ou deux, puis se redressa, voulut prendre le reste de son café, mais déjà, il était froid.

« Si seulement, la nuit dernière, je l'avais invité à monter. »

Elle retourna à sa salle de bains, ouvrit une petite bouteille qui se trouvait dans sa pharmacie et avala deux cachets tranquillisants.

« Je me demande si sa mort a un rapport quelconque avec celle de Raymond. Maître Granger s'occupait de plusieurs causes. Souvent, il devait lutter contre la pègre, c'est peut-être une vengeance. »

Et avant l'arrivée du Manchot, elle tenta de se persuader que, si cette mort était survenue quelques semaines plus tard, elle aurait pu être profondément amoureuse de l'avocat. Sa vie à elle aurait pu être totalement brisée.

Lorsque son patron arriva, il la trouva d'un calme étonnant.

– Je ne veux pas que vous ayez une fausse impression, Robert. Philippe et moi... enfin, il n'y avait rien eu... pas encore.

– J'ai prévenu Michel. Il doit se rendre à la morgue pour procéder à l'identification du cadavre. Moi, je me rends au bureau. Quant à toi, repose-toi, jusqu'à midi et...

Candy sursauta :

– Il n'en est pas question, nous avons beaucoup à faire, Robert. Il se peut que la mort de Philippe..., je veux dire de maître Granger, ait quelque chose à voir avec celle de Bourdon. Il est plus que temps que vous sachiez tout ce qui s'est passé, tout ce que j'ai pu apprendre. Et puis, ça va me faire du bien de parler.

Elle raconta la visite d'Eddy et les questions mystérieuses qu'il avait posées.

– Maintenant, il y a beaucoup de nouveau. J'ai juré à Eddy que j'ignorais où Raymond avait caché son trésor, mais il est possible que je le

sache.

– Comment ça ?

– Raymond a participé à un vol ou quelque chose du genre. Il a caché le fruit du larcin. Il se savait menacé, il ne pouvait se fier à personne..., excepté à moi. Il a pensé qu'une fortune volée pouvait me faire revenir à lui. Il m'a écrit et il m'a confié son secret. Je n'y comprends pas grand-chose, mais c'est suffisant pour savoir que le trésor se trouve dans une maison de ferme qu'il a achetée.

– Et cette lettre, tu ne t'en souvenais plus ?

– Je ne l'avais même pas ouverte. La nuit dernière, je n'avais pas sommeil, je me suis préparé une tisane et j'ai dépouillé mon courrier.

Elle alla chercher la lettre et la remit au Manchot. Ce dernier la lut rapidement, puis décida :

– Je vais appeler Michel. J'espère qu'il est encore chez lui. De toute façon, Yamata y est sûrement, car je lui ai ordonné de se rendre seul à la morgue. Identifier un cadavre déchiqueté, n'est

jamais bien gai. Et puis, la police peut le retenir, lui poser des questions, ça peut être long. Yamata doit ouvrir le bureau.

Michel était déjà parti mais Yamata répondit au Manchot. Il lui apprit que Candy et lui seraient probablement absents une partie de la journée.

– Je vous téléphonerai. Si on vous demande où nous sommes, tous les deux, vous l’ignorez. Je mène une enquête, un point, c’est tout.

Et il raccrocha.

– Tu es prête ? demanda-t-il.

– Ce ne sera pas long.

– Je t’attends dans ma voiture. Je veux relire cette lettre lentement, sans être dérangé. Fais vite.

Candy mit à peine trois minutes à terminer sa toilette, puis elle alla s’installer dans la voiture du Manchot.

– Alors, vous y comprenez quelque chose ? demanda-t-elle aussitôt.

– Pas plus que toi. Il a voulu te laisser savoir que sa fortune est cachée sur la ferme qu’il a

achetée, mais où ? Une ferme, c'est immense. Il y a la terre, on peut enterrer des bijoux n'importe où. Il faudrait presque fouiller le sol au pouce. Il y a la ferme elle-même, les bâtiments. C'est une tâche de géant que nous entreprenons là.

Le détective avait mis sa voiture en marche, bientôt, il s'engagea sur le boulevard Métropolitain, en direction est. Il allait sortir de la ville par le tunnel Louis-Hippolyte Lafontaine, puis se rendre jusqu'à Saint-Amable par la route transcanadienne.

– Robert, il me semble que c'est impossible.

– Quoi donc ?

– Qu'il m'ait laissé un message si vague que ça. Je suis certaine qu'il a voulu m'indiquer l'endroit précis.

– Moi aussi, mais j'ai eu beau relire la lettre...

– Passez-la-moi. Pendant que vous conduisez, je vais essayer d'y comprendre quelque chose.

Et Candy se plongea dans la lecture de la lettre. La voiture du Manchot quitta la métropole et s'engagea sur l'autoroute 20. Une quinzaine de

minutes s'écoulèrent dans le silence le plus complet. À un certain moment, le détective jeta un coup d'œil vers sa compagne. Candy regardait fixement devant elle, la lettre sur ses genoux et le Manchot vit une larme couler sur la joue de la jolie blonde et se perdre à la commissure de ses lèvres.

Il n'osa pas interrompre ce silence, laissant son assistante toute à sa peine. Ce ne fut que quinze minutes plus tard que le Manchot osa dire :

– Nous serons à Sainte-Julie dans quelques secondes, puis ce sera Saint-Amable. Tu as découvert quelque chose dans la lettre ?

– Non. J'avoue que je suis incapable de réfléchir... Robert, je ne peux pas croire que Philippe soit mort.

– Essaie de ne plus y penser. Oh, je sais, c'est impossible, mais occupe-toi... tiens, nous sommes presque rendus. Tu descendras t'informer pour savoir où se trouve la ferme de ce monsieur Gibeault.

La voiture s'arrêta devant la boutique d'un marchand général. Candy descendit de voiture, entra dans l'établissement pour en sortir trois ou quatre minutes plus tard.

– Ce n'est pas très loin. Vous devez tourner à gauche à environ un demi-mille. C'est facile à trouver, il y a une croix de chemin juste à la croisée. Ensuite, c'est la seconde maison de ferme.

Bientôt, on arriva à la ferme de Gibeault, aujourd'hui propriété de Raymond Bourdon.

– Est-ce bien prudent de laisser la voiture ici ? Si jamais la pègre apprenait l'existence de cette ferme ? demanda Candy.

– Tu as raison. Je vais me rendre chez le voisin et lui demander s'il me permet de stationner mon véhicule chez lui pour une heure ou deux. Descends tout de suite, mais n'entre pas, attends-moi.

Lorsque le Manchot revint à la ferme de Bourdon, il aperçut Candy près d'un bâtiment.

– Vite, Robert, venez ici.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Le détective la rejoignit.

– J'ai inspecté les environs et je crois avoir trouvé. Regardez ici, la terre, l'herbe, tout ça fait une différence avec le reste, on a sûrement creusé à cet endroit.

– Tu as raison.

– J'ai fouillé dans le bâtiment. J'ai trouvé une bêche et une pelle, mais je ne me sens pas la force de creuser.

– Laisse, je vais m'en charger.

Le Manchot s'empara du pic.

– Avec cette prothèse, vous en êtes capable ?

– Certainement, je peux bouger tout le bras, ce n'est que l'avant-bras qui est handicapé.

Il commença à creuser. Candy, à un certain moment, s'empara de la pelle et se mit à déplacer la terre. La tâche était difficile. La terre était encore légèrement gelée. Soudain, le détective s'arrêta net.

– J'ai touché quelque chose.

Il se pencha et avec sa main gauche, il se mit en frais de déplacer la terre.

– Non, ne t’approche pas, dit-il brusquement.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– Un cadavre ! Et il n’est pas beau à voir.

– Quoi ?

– Inutile de creuser plus longtemps. La police s’en chargera. Bourdon n’a sûrement pas caché son trésor près de ce corps. S’il a enterré un homme ici, c’est sûrement pas dans le but de le déterrer.

Chose certaine, Bourdon s’était introduit dans la grange pour y prendre la pelle et le pic.

On inspecta donc le bâtiment, mais au bout d’une demi-heure, le Manchot décida :

– Dans sa lettre, Bourdon parle surtout de la ferme, de la maison. J’ai l’impression que nous perdons notre temps. Viens.

Le couple se dirigea vers la vieille ferme. Les portes étaient fermées à clef. Le Manchot n’hésita pas, il brisa une vitre, se glissa par la fenêtre,

entra dans la maison et vint ouvrir la porte à Candy.

– À moins que nous soyons chanceux, ça va être long. La maison a deux étages. Bourdon a sûrement acheté la demeure avec les meubles.

– Par où commençons-nous ?

– Va jeter un coup d’œil au second étage, moi, je m’occupe du rez-de-chaussée.

Candy disparut dans l’escalier. Plus d’une demi-heure passa. Enfin, le détective, fatigué de ne rien trouver, décida d’aller rejoindre sa compagne.

– Du nouveau ?

– Non. J’ai regardé presque partout, dans les tiroirs de bureau, les garde-robes, il y a très peu de linge dans les tiroirs ; dans une garde-robe, il y a un veston qui appartenait à Raymond, mais pas autre chose. Vous savez, Robert, ces vieilles maisons... je me souviens de celle que mon grand-père possédait. Il y avait des cachettes dans les murs, même dans les plafonds. Souvent, nos ancêtres conservaient leur argent dans leur

demeure. Ils n'avaient pas confiance aux banques. C'était l'époque du bas de laine. On ne trouvera jamais.

– Tu as la lettre ?

– Oui.

Elle ouvrit son sac à main, la sortit et la tendit au Manchot.

– Vous voulez la relire ?

– Bourdon a voulu te dire quelque chose, mais nous n'avons rien compris.

Le détective s'assit sur le lit.

– Tiens, prends place près de moi. Nous allons décortiquer cette lettre, l'étudier, mot à mot, ligne par ligne.

Soudain, la blonde posa la main sur le bras de son patron.

– Chut...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai entendu un bruit.

– Ne bouge pas.

Le Manchot se leva, alla jeter un coup d'œil à la fenêtre tandis que Candy tendait l'oreille. Mais elle n'entendit rien.

– J'ai dû me tromper, cette vieille maison, vous savez... il suffit d'un peu de vent pour tout faire craquer.

Le détective reprit place près de son assistante et commença la lecture de la lettre.

– Les toutes premières lignes ne s'adressent qu'à toi, fit le détective. Ça devient plus intéressant lorsqu'il t'apprend qu'il a acheté une ferme à Saint-Amable. Tiens, ici : « Je t'offre donc de partager ma vie dans cette maison qui contient le secret de ma fortune »..., il parle de maison, non pas de bâtiment ou encore de la terre elle-même. Le secret est dans la maison. Continuons : « Je sais que je ne suis pas le MANCHOT, mais pas MANCHOT non plus. Si je le devenais, je pourrais tout perdre. Tu crois peut-être que je divague, mais tout ce que je te dis est important. »

Candy l'interrompt.

– C’est justement ce passage de la lettre que je ne comprends pas, Robert. Pourquoi parle-t-il de vous ?

– Deux fois, le mot Manchot est en lettres majuscules... Il dit que s’il devenait Manchot, il pourrait tout perdre. Il ajoute qu’il ne divague pas.

– Et que c’est important...

– C’est à moi qu’il a voulu parler, fit le détective.

– Sûrement pas. Il espérait que j’abandonne ma carrière et que je m’installe près de lui, ou encore, si les bijoux ont une réelle valeur, qu’on prenne la fuite ensemble, après les avoir vendus. Son plan était bon. Si j’avais accepté son offre, jamais la pègre n’aurait osé s’attaquer à nous...

Le Manchot s’était levé, laissant la lettre sur le lit. Il se promenait de long en large...

– Ça n’a aucun sens. Pourquoi voudrait-il devenir handicapé ? C’est là que se trouve la solution et...

Soudain, il se retourna brusquement vers

Candy.

– Qu'est-ce que tu as dit tantôt, concernant les vêtements ?

– Qu'il n'y avait qu'un veston dans une garde-robe, un seul !

– Pourquoi a-t-il laissé un veston là ? Il n'habite pas cette maison... « Je sais que je ne suis pas le MANCHOT, mais je ne suis pas MANCHOT non plus... si je le devenais, je pourrais tout perdre. » Tu comprends, Candy ?

– Pas du tout.

– S'il devenait manchot... s'il perdait un bras. Une manche, il ne pourrait plus récupérer son trésor. Une manche... oui, c'est ça, un seul veston dans la garde-robe. Ce doit être ça. C'est dans cette chambre-ci ?

– Non, dans l'autre.

En courant Candy se précipita suivie du Manchot.

– C'est ça, Robert, vous l'avez trouvé, à l'intérieur de la manche, il y a une boîte.

Elle déposa le veston sur le lit.

– Jamais personne n’aurait songé à fouiller dans la manche, dit le détective. On aurait démoli les bâtiments, la maison, on aurait creusé toute la terre avant de regarder là.

Candy avait réussi à retirer une boîte en long cachée dans la manche du veston.

Le Manchot, avec son couteau de poche, réussit à crocheter la serrure du petit coffret.

– Il est rempli de bijoux..., et ce ne semble pas être de la pacotille, des diamants..., il y en a sûrement pour des milliers de dollars, s’écria la jolie fille.

À ce moment crucial, une voix résonna :

– Merci bien d’avoir trouvé la cachette. Vous êtes des anges !

Eddy et un de ses complices étaient debout dans la porte de la chambre, revolver au poing.

– Je ne m’étais pas trompée, j’avais réellement entendu quelque chose !

Eddy alla prendre la boîte remplie de bijoux

– Vous ne vous en tirerez jamais, dit le Manchot. La police vous recherche.

Le criminel ricana :

– Vous croyez ? Eh bien, si je vous disais que Larry possède un avion et que, dans moins d'une heure, nous aurons quitté le pays. Vous ne serez pas là pour nous en empêcher.

Le détective semblait très calme :

– Et vous allez partir en laissant une partie importante des bijoux volés, ici ?

– Ici, mais où ? N'essayez pas de nous tendre un piège, Manchot, ça ne prend pas.

– Envoyez votre ami jeter un coup d'œil près du bâtiment. Il trouvera une autre cachette. Bourdon a enterré un cadavre à cet endroit et une partie de la fortune se trouve dans les poches du corps. Je ne l'ai pas déterré au complet, il va vous falloir le faire vous-même.

Eddy se tourna vers son comparse.

– Va voir s'il dit vrai.

Une fois Larry sorti, le Manchot demanda :

– Pourquoi avoir tué Bourdon ?

– Il m'avait trahi. Il m'avait laissé entendre que votre blonde amie était au courant de tout. Alors, il me fallait placer cette dernière dans une situation telle qu'elle serait obligée de prendre la fuite ou encore de me dire la vérité. Je l'ai surveillée de près. Malheureusement, mademoiselle n'a pas voulu desserrer les lèvres. Il m'a fallu l'enlever et vous connaissez le reste. Personne, cependant, ne pourra raconter cette histoire, ni vous, Manchot, ni toi la blonde, ni l'avocat qui est déjà rendu dans l'autre monde,

– Merci de cette confession, Montini !

– Quoi ?

Eddy se retourna. Le sergent-détective Jolicœur était debout dans la porte. Eddy voulut faire feu, mais Jolicœur fut plus vite que lui. Il tira et toucha le criminel à l'épaule.

– Il y en a un autre dehors, cri Candy.

– Ne vous inquiétez pas, mes hommes l'ont déjà capturé.

La jolie détective demanda :

– Comment se fait-il, sergent, que vous soyez venu ici ?

Jolicœur esquissa un sourire.

– Remerciez votre patron, Robert Dumont, il m'a téléphoné, tôt ce matin, pour me parler de cette maison de ferme.

– Mais quand ça ?

Le Manchot expliqua :

– Quand tu étais en train de terminer ta toilette. Je l'ai appelé de ma voiture. Nous n'étions jamais assez de deux pour fouiller toute cette ferme. Il est arrivé juste à temps.

Le sergent ajouta :

– Nous nous sommes arrêtés au village pour savoir où se trouvait la ferme Gibeault. Le curé nous a dit qu'une voiture venait tout juste de passer pour s'informer. Je savais que ça ne pouvait être vous, Manchot, puisque vous m'aviez téléphoné il y a plus de deux heures. Alors, nous avons compris le danger et c'est à pied que nous nous sommes approchés de la maison. La porte était ouverte. J'ai placé des

hommes autour de la maison, je suis entré, j'ai entendu des voix. Eddy Montini a tout avoué, pour nous, l'affaire est terminée.

Candy murmura :

– Il n'y a qu'une chose regrettable..., la mort de Philippe Granger... Je me sens responsable.

– Allons donc, fit le Manchot.

– Ce n'est pas tout, j'ai engagé la réputation de l'Agence, je vous ai fait travailler plusieurs heures, sans aucune rémunération, ce n'est pas dans l'habitude de notre maison.

Mais Dumont l'arrêta :

– Ne t'en fais pas, j'ai plusieurs tours dans mon sac. Ces bijoux sont sûrement assurés et ils valent plusieurs milliers de dollars, c'est nous qui les avons retrouvés, nous aurons sûrement droit à une généreuse récompense.

\*

Le Manchot avait fermé les bureaux de

l'Agence et tout le personnel assista aux obsèques de Philippe Granger.

Il y avait foule. Plusieurs des collègues de l'avocat avaient tenu à être présents à la cérémonie. Le Manchot fut surpris d'apercevoir, au nombre des personnes qui s'étaient rendues aux funérailles, son ennemi, le lieutenant Bernier.

Une fois l'office terminé, il alla trouver le Manchot.

– J'ai tenu à représenter moi-même le personnel de la police, Dumont.

– Merci, lieutenant.

– Ne me remerciez pas, c'est pas pour vous que je l'ai fait, c'est pour ce jeune et brillant avocat qui a fait l'erreur de s'associer à des détectives amateurs.

Bernier s'éloigna rapidement.

– Il ne changera jamais. On dirait qu'il est incapable de faire une bonne action sans l'accompagner d'une injure ou d'une bêtise.

– Patron ?

Le Manchot se retourna. Michel était près de lui.

– Vous allez reconduire Candy, je suppose ?

– Oui, pourquoi ?

– Yamata pourrait s'en charger, je vais lui laisser ma voiture et faire route avec vous. Deux femmes, ça se comprend toujours mieux... et puis, j'ai à vous parler en particulier.

Et à voix plus basse, il ajouta :

– Il s'agit de Yamata et de moi... Il faut que je prenne une décision..., une grave décision.

Qu'est-ce que Michel Beaulac veut donc confier au Manchot ? De quelle décision s'agit-il ?

Ne manquez pas le mois prochain, une autre aventure du détective Robert Dumont, le Manchot. Ce roman aura pour titre... : « Faut vivre pour mourir. »



Cet ouvrage est le 430<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.